

By Montfaucon de Villars



MONTFAUCON DE
VILLARS

LA SUITE DU COMTE DE GABALIS,

OU

NOUVEAUX ENTRETIENS SUR LES SCIENCES SECRETES,

TOUCHANT

La Nouvelle Philoſophie.

Ouvrage poſthume.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE DE COUP, Marchand Libraire.
M. D. CCXV.




WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



NOUVEAUX ENTRETIENS SUR LES SCIENCES SECRETES.

PREMIER ENTRETIEN.



JE suis,* prédestiné à voir tous les ans un homme extraordinaire. Benite soit l'Etoile qui m'a donné cette année Monsieur le Docteur Jean le Brun ; & beni soit celui de mes Amis ou de mes Ennemis, qui pour

* *Cet Ouvrage paroît trente ans après la mort de son Auteur.*

se divertir, ou pour me faire insulte, m'a adressé cet excellent homme. Tout autre que moi se seroit peut-être offensé d'un certain compliment qu'il m'a fait d'abord; mais je ne fais jamais de ces fautes-là. Je me trouve bien de ménager les gens singuliers en leur espéce; un Original est toûjours d'un grand prix pour moi; & Dieu m'a fait la grace de reconnoître que les fols ne sont au monde que pour donner des leçons de sagesse. Il est vrai que j'eus un peu besoin de cette grace, pour ne pas mettre à la porte Monsieur Jean le Brun, la premiére fois qu'il m'aparût. Il heurta brusquement à mon Cabinet, & entra de même, tenant un Livre & un bâton à une main, & ôtant son grand chapeau de l'autre. Monsieur, me dit il, je suis vôtre serviteur: je viens tout exprès d'Irlande, pour vous dire que vous étes un mal-avisé. Il avoit les yeux rouges & farouches, le visage blême, un habit noir & court, une ceinture de laine sur sa soutanelle, une barbe particuliére, & l'air & le poil d'un dévot offensé. Monsieur, lui dis-je fort civilement, en lui saisissant doucement la main du bâton, avant que je réponde à l'honnête compliment,

pliment, que vous étes venu m'aporter de ſi loin, ayez la bonté de me dire ſi vous étes Cabaliſte, Rabin, ou Roſecroix. Je ſuis Maître Jean le Brun, me répondit-il, le grand *Jordanus Brunus* étoit mon Triſayeul, & vous étes un mal-aviſé & un ignorant. Maître Jean le Brun, repartis-je, je demeure d'accord du ſecond éloge; car je ne connois ni vous; ni vôtre Triſayeul: mais aprenez-moi quel ſujet vous avez de me donner le premier épitete, & de venir du fonds de l'Irlande pour me complimenter ainſi. Pourquoi, me dit-il, m'avez vous donc ravi dans ce méchant Livre la gloire que j'ai méritée? Pourquoi donnez-vous à nôtre Ecolier Deſcartes, la gloire qui n'eſt dûë qu'à *Jordanus* & à *Joannes Brunus*? Pourquoi l'élevez-vous juſqu'au Ciel? Et pourquoi dites-vous déciſivement, qu'il a porté plus de lumiere à la Philoſophie, qu'il n'y en a eu juſqu'ici depuis trois mille ans? Je n'entens rien à tout ce que vous me dites, Monſieur Jean le Brun, interrompis-je; je n'ai fait nulle part les Panegyriques dont vous me parlez, je ne ſuis point autrement ſujet à loüer perſonne mal à propos; & de plus quoi que je n'aime guére

Ariſtote, je ne trouve pas que perſonne ſe ſoit élevé de nos jours, qui éclairciſſe mieux la Nature qu'il l'a éclaircie: or obſcurité pour obſcurité, je ne loüerai jamais la nouvelle au préjudice de l'ancienne. Comment, Monſieur, me dit-il, en me montrant le titre du Livre, vous n'avez pas fait ce Livre-là? Non aſſurément, lui repartis-je, il ne m'apartient pas de faire de tels eſſais. Et de plus, pourſuivit-il, vous n'étes pas infatué pour Ariſtote? & vous ne croyez pas que le Breton, dont il eſt parlé dans ce Livre, eſt le plus grand Philoſophe qui ait jamais été? Pour Ariſtote, repris-je, j'ai de grandes informations contre lui; & pour Deſcartes, je n'ai garde de le fort eſtimer, car je ne l'entens pas. Ah! Monſieur, s'écria-t-il humblement, je vous demande donc mille pardons de ma mépriſe. Un Religieux m'avoit pourtant aſſuré que vous aviez compoſé ce Livre-ci, & m'avoit donné vôtre nom & vôtre adreſſe: je ſuis tout prêt à vous faire toute la ſatisfaction que vous ſçauriez deſirer. Je n'en veux pas, Monſieur Jean le Brun, lui dis-je, réparez ſeulement un petit mal par un fort grand bien, faites-moi part de vôtre ſcien-

ce & de vôtre amitié. Je vous les donne, me dit-il, en mettant ſa main dans la mienne. Vous me paroiſſez même un ſujet propre aux grands deſſeins que j'ai formés dès ma jeuneſſe. Vôtre Morale eſt bonne, puis-que vous ſouffrez les injures ſans vous émouvoir, & vôtre Philoſophie pourra le devenir, puis-que vous n'étes pas entêté d'Ariſtote. Ah! Ariſtote, que tu as fait de mal aux bonnes mœurs, & que les Conciles qui défendoient autrefois de te lire étoient bien inſpirez du Ciel! N'étes-vous pas de cet avis, Monſieur? Ariſtote n'eſt-il pas pernicieux à la Morale? Pernicieux, répondis-je, Monſieur, du dernier pernicieux. Et ne trouvez-vous pas le ſiécle, continua-t-il, horriblement corrompu? Horriblement, repris-je. Et ne deviendrez-vous pas volontiers, pourſuivit-il, le Diſciple & le Coadjuteur d'un homme ſuſcité extraordinairement par le Saint Eſprit pour la réformation générale des mœurs? Pourvû que ce ne fût ni Luther, ni Calvin, repris-je, ni quelque autre homme de même eſpece, j'ai aſſez de penchant à corriger. C'eſt, dit-il, la plus loüable inclination que puiſſe avoir un Chrétien: il ne faut ſonger qu'-

aux mœurs, nous ſommes tous Paſteurs les uns des autres; Dieu nous a tous chargés en particulier du ſalut de nôtre prochain. Malheur à celui qui ne travaille qu'à ſa ſanctification, & qui néglige celle de ſes freres: mais ce n'eſt rien faire que de corriger des fautes particuliéres, de ne s'opoſer qu'en détail aux abus qui ſe gliſſent dans la Morale; il faut aller à la ſource, ſaper les fondemens de tous les deſordres, connoître le principe de la corruption générale & le ruïner. J'eſpere que Dieu m'a réſervé cette gloire; j'ai connu le mal, & j'en ai le remede. Ah! Monſieur, lui dis-je, mettez moi en part de cette gloire, faites-moi connoître ce mal, & ſouffrez que je vous aide à le guérir. Je ne vois rien en vous, me répondit-il, qui m'oblige à vous refuſer ce que vous me demandez. Ce zéle ſi digne de loüange, que vous me faites paroître pour la bonne Morale, eſt l'effet & la marque du peu d'attachement que vous avez pour Ariſtote: c'eſt là le grand point, quiconque aime Ariſtote ne ſçauroit avoir la Morale droite. Quant à Deſcartes, c'eſt un mélancolique, plein de bonne opinion pour ſes rêveries, qui a voulu aller plus loin

loin que je ne voulois, & qui s'eſt égaré. Il a voulu ajuſter ſes ſpeculations aux miennes & à celles de mon Triſayeul, & il a tout gâté. Si vous ne l'eſtimez guére, vous avez raiſon, & ſi vous ne l'entendez pas, je ne vous eſtime pas moins, il eſt inintelligible. La Philoſophie qu'il avoit apriſe de nous étoit claire & pure, ſolide & ſenſible; nulle viſion ne la rendoit ridicule & ſuſpecte, & tout y étoit propre à réformer les mœurs. Il ne tiendra pas à moi que je ne vous explique tout cela, & même que vous ne ſoyez admis au nombre de ceux qui prétendent, avec l'aide de la Grace, réformer les mœurs de ce tems, par les principes que j'ai imaginez. Il faut pourtant que j'aille conſulter Dieu là-deſſus. Je vous prie cependant, Monſieur, d'oublier la bruſquerie que je vous ai faite en entrant, je ſerai plus honnête quand j'aurai l'honneur de vous revoir. Il voulut s'en aller, mais je n'eus garde de le laiſſer échaper. Tous ces Viſionnaires qui s'érigent en Réformateurs, & qui paſſent leur vie à méditer de nouvelles Loix, une nouvelle Politique, une nouvelle Théologie, une nouvelle Morale, une nouvelle Philoſophie, ont toû-

jours du bon & du ridicule. Ils ont certains intervales lucides, où il y a quelque chose à profiter: on rit du reste & on admire jusqu'où se peut exalter l'imagination d'un Homme de Lettres. Monsieur, dis-je à *Joannes Brunus*, vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, vous étes fatigué de vôtre long voyage, vous vous reposerez ici. Voilà un petit lit de sale, où vous pourrez vous coucher quelque tems: & pour la consultation que vous voulez faire avec le Seigneur, voilà un Prie-Dieu. Je vais cependant me faire habiller: nous confererons ensuite sur vos saints projets, puis nous dînerons, s'il vous plaît. Ah! Monsieur, me dit-il en m'embrassant, il n'y a rien de si honnête que vous; j'espere que Dieu m'inspirera de vous admettre à l'Apostolat où il m'a apellé, allez vous habiller: laissez moi ici pour lui demander quelle est sa volonté. Je le laissai dans mon Cabinet.

DEUX-

DEUXIE'ME ENTRETIEN.

J*Oannes Brunus* fut une heure en conférence avec le Saint-Eſprit: il ſortit de mon Cabinet enflammé comme un Cherubin. Vous étes des nôtres, mon fils, me dit-il, Dieu m'a dit que le zéle que vous avez pour la réformation des mœurs vient de lui; que c'eſt lui qui vous a inſpiré le mépris que vous faites d'Ariſtote; & que c'eſt lui qui vous a fait entendre que le mélancolique Deſcartes ne mérite pas toute l'eſtime que l'Auteur de ce Livre voudroit qu'on en fiſt. Sur ces trois fondemens je ne ferai point de difficulté de vous dire mes deſſeins, de vous raconter mon hiſtoire, de vous expliquer ma Philoſophie, & de vous aſſocier à la gloire de réformer le Monde Chrétien. Aſſeyez-vous donc, Monſieur, lui répondis-je; je vais vous écouter avec toute la docilité dont je ſuis capable. Il s'aſſit & parla de la ſorte.

Ces derniers tems ont été feconds en Réformateurs. L'Enfer ſemble avoir ouvert toutes les portes pour renverſer la

Nacelle de Pierre, ſous prétexte de la réparer.... Dieu toûjours fidéle à la promeſſe qu'il lui a faite, que les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle, a ſuſcité auſſi de ſon côté des Hommes extraordinaires pour la ſauver par les mêmes moyens par où les Emiſſaires d'Enfer ont voulu la perdre. Un véritable zéle pour une Réformation générale a animé pluſieurs grands Perſonnages, à travailler par des ſoins infatigables pour rétablir la pureté de la Morale primitive : mais par un ſecret jugement de Dieu, leurs ſaints efforts ont été inutiles. J'ai autrefois conféré avec la plûpart de ces grands Hommes; je leur ai dit mes ſentimens, ils n'ont pas voulu me croire; je ne m'étonne pas s'ils n'ont pû réüſſir. L'un d'eux voulut entreprendre d'abord de rétablir l'ancienne vigueur de la Diſcipline, & la ſévérité des vieux Canons. Son deſſein a échoüé : il ne faloit pas aller ainſi ouvertement contre le torrent de la corruption du ſiécle; le cœur humain veut être autrement ménagé. Un autre d'intelligence avec celui-là, fit une étude prodigieuſe, pour faire changer de face à toute la Théologie, pour décréditer les Docteurs Scholaſti-

ques,

ques, & pour substituer au raisonnement une Science de mémoire & de collections sur les Peres. Ce dessein étoit grand & bon: mais, bon Dieu, quelle entreprise! rompre en visiere aux Pédans, aux Universités, aux Moines! Dieu veüille avoir son ame, je lui dis un jour, que son projet manquoit de prudence, & qu'il feroit gendarmer trop de gens. Un autre fit grand fracas avec ses railleries, sur certains prétendus relâchemens: mais outre que peu de gens crûrent qu'il fût de bonne foi dans ses citations, beaucoup le trouvérent peu Chrétien; & tous les gens de bien trouvérent que cette invention nuisoit plus aux mœurs, qu'elle ne pouvoit leur profiter, puis-que tout au moins elle faisoit sçavoir aux peuples jusqu'où les Docteurs, qui leur étoient en plus grande vénération que cet Auteur, leur permettoient de se relâcher. Si tous ces Messieurs m'eussent voulu croire, nous eussions mieux fait que tout cela; mais chacun abonde en son sens, & c'est par où les affaires de Dieu sont très-souvent retardées. Il faloit commencer par décréditer Aristote, sans faire paroître l'intention qu'on avoit d'établir une Philosophie opposée;

poſée ; ainſi ſans qu'on s'en apperçût, la Théologie & la Morale euſſent néceſſairement changé de face. La choſe eût été facile en ce tems-là, je ne ſçai ſi elle le ſera maintenant. Des Diſciples de ces grands Hommes, dont je vous parlois, ſe ſont aviſés de l'entreprendre, & ils font valoir tout de leur mieux une nouvelle Philoſophie. Comme leur intention eſt bonne, & que tout cela ne tend qu'à continuer le plan de nôtre Réformation, je leur en ſçaurois bon gré s'ils ne faiſoient pas deux choſes. La premiére eſt d'attribuer à Deſcartes la gloire d'une invention qui appartient à mon Triſayeul & à moi. Et la ſeconde eſt qu'ils prennent pour argent comptant toutes les rêveries que Deſcartes a ajoûtées de ſon chef, qui ſont néanmoins toutes propres à ruïner de fond en comble la Morale Chrétienne, ſi elle n'étoit pas ruïnée.

Ils ont grand tort en tous ces deux points, lui dis-je ; mais je ne ſuis pas aſſez habile pour démêler ce que Deſcartes a mêlé du ſien aux ſpéculations de vôtre Triſayeul *Jordanus Brunus*, de qui je ne lûs jamais les Ouvrages. Je ne ſçai pas même aſſez la Philoſophie de Deſcartes, pour

pour diſcerner ce qu'il peut y avoir de ſi contraire aux bonnes mœurs. Ce que Deſcartes a pris de nous, reprit-il, eſt bon & propre à nôtre deſſein : mais ce qu'il a ajoûté eſt très-pernicieux. Je veux vous le faire comprendre clairement & en peu de paroles. Et pour cet effet, il faut en premier lieu que je vous diſe mes ſentimens ſur la Philoſophie d'Ariſtote ; & qu'enſuite vous demeuriez d'accord avec moi d'un principe de la Morale Chrétienne, ſans lequel il n'y auroit point de différence d'un Chrétien à un Payen. C'eſt que la Foi eſt l'ame du Chriſtianiſme ; elle eſt le principe de tout le bien & de tout le mérite : Or plus cette Foi ſouffre des contradictions, plus elle eſt combatuë par le raiſonnement humain, plus elle eſt ſeule, d'autant plus elle eſt méritoire, plus victorieuſe, & plus triomphante. Ce principe eſt admirable, m'écriai-je ; de ſorte que, pourſuivit-il, on ne peut rien faire de plus ruïneux à la Morale Chrétienne, que de diminuër la gloire & le mérite de cette Foi, en s'ingérant d'aſſujettir à la raiſon les choſes divines. Il eſt de la gloire du Chriſtianiſme que celui qui approche de Dieu croye que Dieu eſt, c'eſt-

c'eſt-à-dire, que la ſeule Foi le lui apprenne. Tout raiſonnement ſur les choſes divines, ne fait qu'accoûtumer & inſtruire l'eſprit à douter ; S'il ne détruit pas la Foi, du moins en diminueroit-il le mérite, s'il arrivoit que l'on trouvât une démonſtration de ce qu'on croit. Afin que la Foi ait tout ſon prix, il lui faut laiſſer toute ſon obſcurité, qui fait une partie de ſon mérite. Ainſi l'on ne peut rien faire de ſi pernicieux, que de remplir l'eſprit des jeunes gens d'une Philoſophie qui entreprend de leur prouver l'exiſtence de Dieu, l'immortalité de l'ame, & les autres choſes de cette nature. C'eſt changer le Chriſtianiſme en Peripateticiſme, & tranſplanter la Croix du Calvaire dans le Licée. O Dieu! extirpez le Syllogiſme & l'Entimême de vôtre Egliſe, & ne laiſſez pour tout argument, que l'argument des choſes qu'on ne voit point. Monſieur, interrompis-je, vôtre Oraiſon jaculatoire & vôtre raiſonnement me font voir que vôtre grand chagrin contre Ariſtote vient de ce que ſon étrange Philoſophie eſt propre à prouver qu'il y a un Dieu. Vous l'avez dit, mon fils, me dit-il, cette Philoſophie eſt la ruine de la Foi ; il n'y a rien

dans

dans la Religion qu'on ne puiſſe entreprendre de prouver par elle. N'eſt-ce pas ſur cette dangereuſe maniére de raiſonner, & par ce malheureux principe, que le Phanatique Raymond Lulle a crû démontrer la Trinité ; & l'Incarnation ; & le plus ignorant des Diſciples de cet extravagant ; n'a-t-il pas la témérité de dire, qu'il voit plus clair que le jour dans ces myſtéres? Voilà le fruit de la Philoſophie d'Ariſtote. Déracinons de par Dieu cet arbre maudit, & travaillons de toutes nos forces à exterminer cet ennemi de la Foi: je voudrois mourir pour cette querelle, & je croirois être Martyr. Vôtre zéle eſt admirable & ſingulier, lui dis-je: mais eſt-ce que par vôtre Philoſophie on ne ſçauroit prouver qu'il y a un Dieu, que l'ame eſt immortelle, & les autres choſes de cette nature? Et n'eſt-elle pas en ce point auſſi pernicieuſe à la Foi, que la Philoſophie d'Ariſtote? Non, mon enfant, reprit-il, voici en quoi Deſcartes s'eſt égaré. Par la Philoſophie qu'il a priſe de nous, on ne ſçauroit à la vérité prouver évidemment qu'il n'y a point de Dieu, ni que l'ame eſt mortelle: mais il s'enſuit clairement de nôtre ſyſtême, qu'il n'eſt pas néceſſaire

que

que Dieu ait aucune part à la création, à la conſervation, & à la conduite du monde: & pour nôtre ame il s'enſuit, ou qu'elle n'eſt pas différente de celle des bêtes, ou qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ne meure point. De ſorte que le mérite de la Foi ne reçoit aucune atteinte par cette Philoſophie, & vous voyez qu'elle n'eſt pas indigne d'être enſeignée, ni étudiée par des Chrétiens. Mais Deſcartes peu ſoigneux de la gloire du Chriſtianiſme, a mêlé des chimeres Peripateticiennes dans cette ſolide Philoſophie: & il a tant rêvé ſur une penſée d'Ariſtote, qu'il eſt enfin parvenu à en faire une maniére de ſophiſme, qui éblouït d'abord les eſprits foibles, & qui leur paroît une démonſtration claire & certaine de l'exiſtence de Dieu.

Voilà, Monſieur, lui dis-je, ce que j'avois trouvé de ridicule & d'impénétrable en cet Homme. Il dit ouvertement qu'on ne peut rien entendre dans ſa Philoſophie, ſi on ne ſçait parfaitement ſa Métaphyſique; & cette Métaphyſique ſi néceſſaire eſt toute fondée ſur cette démonſtration dont vous parlez, & qui me parut d'abord un vrai Paralogiſme, qu'on ne

ne ſçauroit comprendre qu'en ſuppoſant deux ou trois fois ce qu'il faut prouver.

Il eſt vrai, mon enfant, reprit Jean le Brun; mais ce n'eſt pas là le pire: ce ne ſeroit pas un mal fort dangereux d'avoir fait une fauſſe demonſtration de l'exiſtence de Dieu; en faiſant voir cette fauſſeté à celui qui ſeroit perſuadé que ſa demonſtration eſt bonne, on le fortifieroit dans la foi, & il demeureroit convaincu de l'inutilité du raiſonnement ſur des verités plus difficiles, puis-que celle-ci qui eſt ſi plauſible & qui paroît ſi vrai-ſemblable aux Payens auſſi-bien qu'aux Chrétiens, ne peut être démontrée: mais le grand mal qu'ont fait les viſions dont Deſcartes a embroüillé la Phyſique de mon Triſayeul, c'eſt qu'il met d'abord dans l'eſprit de ſon diſciple la plus dangereuſe diſpoſition où puiſſe être l'eſprit d'un Chrétien, par cette ſuppoſition ridicule que tout ce que les ſens & les hommes, & la raiſon même peuvent lui avoir appris, eſt faux ou douteux. N'eſt-ce pas reſſuſciter la Secte dangereuſe des Pyrrhoniens, accoûtumer l'eſprit à douter de tout, ou à ne ceſſer de douter que par ſa propre lumiere; enfin ſe rendre l'arbitre unique de la verité?

Je ne ſçai pas, repartis-je, ſi, dès qu'on veut être diſciple de Deſcartes, il faut devenir Pyrrhonien; mais je m'aperçois bien que cette diſpoſition d'eſprit qu'il demande eſt toute propre à faire un Calviniſte: à force de s'accoûtumer à n'en croire qu'à ſoi-même ſur les choſes naturelles, & à ne rien déférer aux lumiéres d'autrui, on aura la même préſomption pour les choſes divines: l'autorité de la tradition des Peres & des Conciles ne ſera pas comptée pour grand' choſe. Tout ce commencement de Métaphyſique de Deſcartes eſt aſſez naturellement le précurſeur de l'eſprit particulier de Calvin: ce qui fait que tous ceux qui ſont ſuſpects parmi nous de favoriſer une bonne partie des erreurs de ce Novateur, s'accommodent aſſez de cette Philoſophie, & prennent ſoin de l'inſinuër inſenſiblement, & de la ſubſtituer à celle d'Ariſtote.

Ceux qui favoriſent Calvin, reprit Jean le Brun, pourroient encore favoriſer nôtre Philoſophie par des raiſons que l'on m'a objectées dans mes voyages; mais comme elles ſont tirées de la Phyſique, je les payerai, avec l'aide de Dieu, en diſant que Dieu eſt tout-puiſſant, & que

la

la Phyſique & la Foi n'ont rien de commun. Il n'en eſt pas de même de la Métaphyſique. Vous avez ſagement remarqué, qu'il eſt fort dangereux de la commencer par un principe ſi ſemblable & ſi favorable à celui de Calvin.

Mais ce n'eſt pas là tout le mal, il faut que je vous diſe une petite avanture qui m'eſt arrivée dans le Nord. Lors-que Deſcartes fit paroître ſa Métaphyſique, je fus aſſez ſimple de me ſervir de ſa méthode contre un Manichéen. Quoi! ſe trouve-t-il encore des Manichéens au monde; interrompis-je? Beaucoup, pourſuivit-il, & de tous les Hérétiques il n'en eſt point de plus opiniâtres. Je voulus donc lui prouver l'unité d'un principe de toutes choſes, par la méthode de Deſcartes, de laquelle j'avois été d'abord un peu ébloui, je l'avouë, & que je n'avois pas encore reconnue ſi pernicieuſe qu'elle eſt. Je le priai premiérement, ſuivant cette méthode, de ſuppoſer que tout ce qu'il avoit ouï dire, & tout ce qu'il avoit crû vrai juſqu'alors, étoit faux. Le Manichéen me regarda à peu près comme on regarde un fol dont on a ſujet de ſe divertir, en entretenant ſa folie. Comment eſt-il

poſſible, me dit-il, de faire cette ſuppoſition? Dieu qui eſt tout-puiſſant, répondis-je, ne peut-il pas avoir voulu vous tromper par quelque raiſon ſecrete? Mais ne faut-il pas que je ſupoſe auſſi, repartit-il, qu'il n'y a point de Dieu, puis qu'il faut que je ſuppoſe que tout ce que j'ai ſçû juſqu'ici eſt faux? Comment ſuppoſerai-je donc, que ce Dieu, que je ſuppoſe qui n'eſt point, a voulu me tromper? Et puis, continua-t-il, quelle méthode de raiſonner eſt la vôtre? vous ſuppoſez d'abord ce Dieu que vous voulez me prouver, ou plûtôt ce principe du mal dont vous voulez me deſabuſer; car ſi j'avois été trompé juſqu'ici, ce ne ſeroit ſans doute que par le principe de l'illuſion & du menſonge, auſſi bien que de tous les maux qui ſont au monde. De quelque maniére que vous faſſiez cette ſuppoſition, dis-je au Manichéen, faites-la toûjours; puis faiſant réflexion ſur ce doute univerſel de toutes choſes, faites une démonſtration de vôtre exiſtence, & dites : Je doute, donc je ſuis. Le Manichéen ſoûrit. Monſieur le Docteur, me dit il, je vous demande, s'il vous plaît, que veut dire, je doute, car je l'ai oublié. Seroit-ce par

avan-

avanture la même choſe que, je ſuis en doute? C'eſt cela même, lui dis-je. C'eſt-à-dire, pourſuivit-il, que vous raiſonnez ſçavamment & ingénûment que vous étes, parce que vous étes; Je ſuis en doute, donc je ſuis, eſt une plaiſante démonſtration; & tant que vous direz, je ſuis, donc je ſuis, on ne pourra pas vous conteſter que la conſéquence ne ſoit contenuë dans l'antecedent. Je traitai de chicane de Logique cette raillerie du Manichéen; & diſſimulant le petit embarras où j'étois, vous avez beau plaiſanter, lui dis-je, il eſt certain que je penſe & que je connois que je ſuis, ſans qu'aucun corps ait contribué à me donner cette connoiſſance. Je puis connoître en moi cette penſée, ſans connoître aucun corps: il s'enſuit donc que ma penſée n'eſt point corporelle, & que moi qui penſe ne ſuis ni corps, ni matiére; puisque le corps & la matiére ne penſent point, & ne contribuënt rien à la connoiſſance & à la penſée. Le Manichéen parut peu touché de tout cela. Avant que de répondre à vôtre démonſtration ſi impliquée, me dit-il, il faudroit premiérement que nous fuſſions convenus de bien des choſes, ſur leſquelles j'ai peur que

vous n'ayez guéres médité. Car ſans m'arrêter à conteſter, que, lors-que vous dites, je doute, ou je ſuis, ce *je* ſignifie d'abord un certain composé de corps & d'ame; & que vous ne pouvez vous connoître ſans connoître ces deux choſes : autrement ce qui fait le *je*, le *moi*, la *perſonne*, ne ſeroit précisément que l'ame, dont le corps ne ſeroit que la priſon, ou la demeure, ou le Navire, comme diſoient les Platoniciens, & le corps ne ſeroit pas une partie eſſentielle & phyſique de l'homme; nous ne conviendrons pas peut-être aiſément ce que c'eſt que penſée, & il n'eſt pas ſi évident que vous croyez que l'on puiſſe penſer ſans corps. C'étoit un conſentement de la Synagogue & des premiers Chrétiens, auſſi bien que de la Secte de Platon, que les Intelligences & que les Anges ſont matériels. Selon cette ancienne Théologie, ou Philoſophie, la penſée n'eſt qu'une très-ſubtile partie de matiére, mûë en certain ſens par une moins ſubtile. Il paroiſſoit aux premiers Docteurs ſi peu éloigné de la matiere de pouvoir penſer, que Tertullien n'a pas crû faire injure à la Divinité, de dire qu'elle étoit matérielle; & nôtre Docteur Manés n'a point déterminé

miné le contraire. Quoi-qu'il en ſoit de ces Queſtions ſi difficiles, je mets en fait qu'il n'y a point d'homme vivant qui comprenne pleinement & ſans aucune obſcurité ce qu'il dit, quand il dit, je penſe; & qui ſoit évidemment aſſuré qu'il penſeroit comme il fait, ſi tout ce qu'il y a de matériel en lui étoit anéanti, & même ſi les organes étoient troublés, ou diſpoſés d'une autre façon; ce qui fait qu'il ne peut juger ſans héſiter, que ſa penſée ne dépende pas eſſentiellement de la diſpoſition de la matiére, & qu'elle ne ſoit telle qu'elle eſt, parce-que la diſpoſition des organes eſt telle.

Je vous avouë, mon fils, pourſuivit Jean le Brun, que ce Manichéen m'embarraſſoit fort. Cependant comme j'en voulois venir à la demonſtration de Deſcartes pour l'exiſtence de Dieu: Il n'eſt pas tems, lui dis-je, de réfuter maintenant les imaginations de Platon, & des Rabins; non plus tout ce que peuvent avoir écrit les premiers Chrétiens, pour attirer les ſçavans Payens au Chriſtianiſme, par quelque conformité de Philoſophie. Mais ſuppoſons que je penſe que Dieu eſt; toutes les créatures enſemble étant infiniment

moins parfaites que cet Etre, dont j'ai l'idée infiniment plus parfaite qu'elles : il eſt certain qu'elles n'ont pû me donner cette idée, car la cauſe doit être autant ou plus parfaite que l'effet. Il n'y a donc qu'un Etre autant ou plus parfait que cette idée, qui peut me l'avoir donnée, & cet Etre ſi parfait eſt Dieu. Le Manichéen étoit rêveur & triſte durant tout ce diſcours. Etes-vous fâché, lui dis-je, que je vous deſſille les yeux, & que je vous montre qu'il y a un Dieu. Helas! je m'afflige de ce que vôtre démonſtration ne prouve rien ; je deſirerois de tout mon cœur qu'elle fût ſolide, car la doctrine du grand Manés ſeroit inconteſtable. Je dirois comme vous à tous ceux qui ne ſont pas de ma creyance : J'ai l'idée du principe de tout le mal, d'un Etre ſouverainement mauvais, comme vous avez l'idée du principe de tout le bien & d'un Etre ſouverainement bon ; nulle choſe du monde n'eſt aſſez mauvaiſe pour m'avoir donné l'idée d'un principe infiniment méchant, comme nulle choſe du monde n'eſt aſſez bonne pour vous donner l'idée d'un principe infiniment bon : Ainſi s'il étoit néceſſaire qu'un être infiniment bon produi-

duisît vôtre idée, il ſeroit néceſſaire qu'un être infiniment méchant produisît la mienne ; mais l'une & l'autre de ces preuves ont deux grands défauts. Premierement, elles ſuppoſent que ce n'eſt pas la nature de l'entendement de ramaſſer en une ſeule idée une multitude d'objets. Cependant il ne faut autre choſe que ranger tout ce qu'il connoit ſous de certaines idées générales & univerſelles, & réduire tant d'êtres différens à une certaine unité. Il voit dans le monde une diverſité de maux & de choſes mauvaiſes, il les aſſemble & les range ſous une idée univerſelle du mal ; & cette idée univerſelle eſt infinie, parcequ'elle eſt fondée ſur une infinité de maux particuliers ; ainſi on a l'idée d'un mal infini, ſans qu'il ſoit néceſſaire que ce mal infini exiſte pour produire en nous ſon idée. De ſorte que, comme ce ne ſeroit pas par ce raiſonnement que je voudrois prouver un principe du mal, vous ne pouvez auſſi vous en ſervir pour prouver vôtre principe du bien.

Outre ce défaut que je viens de remarquer, continua ce Manichéen, vôtre démonſtration en a un deuxiéme qui eſt ſans replique ; c'eſt qu'elle ſuppoſe qu'on peut

avoir l'idée d'une chose finie & limitée, plûtôt que l'idée d'une chose qui n'est ni finie ni limitée, & qu'on peut connoître plûtôt le fini que l'infini. Cependant dire qu'une ligne est finie, c'est dire qu'elle n'est pas infiniment étenduë; comme dire qu'elle est infiniment étenduë, c'est dire qu'elle n'est point finie. De là viennent ces axiomes si communs & si raisonnables, que la science des contraires est la même, & que les choses relatives ne peuvent être connuës l'une sans l'autre; c'est pourquoi l'idée de l'infini est aussi naturelle & aussi proportionnée à nôtre entendement, que l'idée de ce qui est fini.

Vraîment, m'écriai-je, je n'ai rien à vous dire, si vous ne tenez pas nos conventions. Vous me venez parler de contraires, de relatifs & d'axiomes, avant que nous ayons découvert s'il y a des contraires & des relatifs, & contre la supposition que nous avons faite que tous les axiomes quels qu'ils puissent être, sont faux & impertinens, sur tout s'ils sont d'Aristote. Mon ami, me dit mon Manichéen, vous avez été le premier à rompre le marché, je vous ai laissé passer les causes & les effets sans vous obliger à m'en faire

faire un long Traité qui vous eût peut-être fatigué, & qui vous eût aſſurément empêché d'achever aujourd'hui vôtre beau ſophiſme.

Je ne vous ai point querellé de ce que vous ne vous êtes pas tenu vous-même dans la ſuppoſition que vous m'avez propoſée, parce-que j'ai bien vû qu'il étoit impoſſible de s'y tenir. Car nôtre raiſon ſe forme inſenſiblement ſur les différentes idées que les ſens nous préſentent dès nôtre enfance, & ſur les diverſes expériences que nous faiſons de la vérité ou de la fauſſeté de ces idées. Il eſt impoſſible que nous faſſions un raiſonnement d'un peu longue haleine, que par le ſecours de ces idées que nous avons reconnu être raiſonnables : ainſi il eſt impoſſible de ſuppoſer de bonne foi que tout ce que le ſens & l'expérience nous ont dit eſt faux ; & je défie aucun homme du monde de faire un raiſonnement juſte, en ſe tenant rigoureuſement dans cette fantaſque & peu naturelle ſuppoſition.

Je tins la meilleure mine que je pûs avec ce Manichéen : Je lui dis qu'il ſeroit damné, qu'Ariſtote & Platon ſeroient l'inſtrument de ſa réprobation ; & qu'au reſte,

je

je voyois que la priére étoit l'unique épée qu'il faut employer contre les Hérétiques. Je le quittai pour m'aller mettre en oraiſon ; mais à vous dire le vrai, j'étois ſi inquiet ſur tout ce que cet homme m'avoit dit, & ſi ſcandaliſé de ma Métaphyſique, que, lors que je fus devant Dieu, j'employai moins de tems à le prier pour la converſion de ce Manichéen, qu'à le conſulter touchant la validité de la démonſtration que j'avois entrepriſe, & touchant la ſolidité da ma méthode Métaphyſique. Ce fut alors, ô Seigneur ! Auteur adorable & Conſommateur de la Foi, que vous me fîtes cette grace, & que vous répandîtes ſur mon eſprit cette lumiére admirable, que toutes les preuves métaphyſiques & naturelles ſur l'exiſtence de Dieu, ſur l'immortalité de l'ame & ſur les autres choſes de cette nature, ſont plus propres à égarer, qu'à perſuader ; & que le plus grand ſervice qu'on puiſſe rendre à la Foi, & le plus agréable ſacrifice qu'on puiſſe faire à la Croix de JESUS-CHRIST, c'eſt de lui immoler toutes ces audacieuſes Philoſophies, qui ont l'inſolence de porter leurs enthimêmes témeraires juſques dans l'eſſence de Dieu. Voila donc, Mon-

Monsieur, lui dis-je, la grande raison pourquoi Joannes Brunus renonce juridiquement à l'audacieux Aristote, & même à la Métaphysique de Descartes. Mais comment pourrez-vous insinuer pour la gloire de la Foi la Physique de Descartes ou de vôtre Trisayeul Jordanus, puis-que Descartes a prétendu qu'on ne la pouvoit entendre sans le secours de sa Métaphysique & de ses belles démonstrations de l'ame & de l'existence de Dieu ? Comme Descartes, me répondit-il, n'avoit pas en vûë la réformation générale des mœurs, & qu'il ne vouloit que faire paroître la force de son esprit, il n'a pas dédaigné de marcher sur les traces d'Aristote qu'il méprisoit si fort; & croyant pouvoir fortifier & déguiser tout ensemble une vieille & foible démonstration par un nouveau tour, il a cherché à se signaler & a voulu s'emparer de l'admiration de ses Lecteurs par la hardiesse de ses principes & de sa methode. Mais Dieu qui fuit toûjours les superbes qui le cherchent, a confondu celui-ci, & a permis que ses démonstrations prétenduës ayent plus rebuté de gens de sa Physique, qu'ils n'y en ont attiré. Et certes, ce n'étoit pas pour prouver les

cho-

choſes divines que cette Phyſique a été inventée. Je vois bien maintenant que ce n'eſt pas pour cela que Dieu a permis que je l'aye compriſe; auſſi je n'ai garde ni de la commencer par là, ni de la faire aboutir-là. Je ne veux point de l'admiration de mes Diſciples au préjudice de la Foi & de la morale Chrétienne. J'ai par la grace de Dieu un moyen plus ſûr & plus naturel de faire admirer d'abord ma Phyſique, & d'en donner une merveilleuſe curioſité.

Quoi! Monſieur, lui dis-je, vous pourrez vous paſſer dans vôtre Phyſique de prouver ou de ſuppoſer qu'il y a un Dieu! Aſſurément, repartit-il, je puis même ſuppoſer tout le contraire, & il n'eſt aucunement néceſſaire que je faſſe aucune mention de Dieu, ni pour la création, ni pour la conſervation, ni pour la conduite du monde. Je vous dirai bien plus; mais il ne faut pas trop publier ceci à cauſe des Moines & des Chaperons. Je ſuis parvenu par la grace de Dieu à comprendre qu'il eſt aſſez facile de prouver avec cette Phyſique, qu'il n'eſt pas néceſſaire que l'ame ſoit immortelle & ſpirituelle, ni qu'il y ait un principe ſpirituel qui gou-

verne

verne le monde: de ſorte qu'un Chrétien imbu de cette Phyſique, ne ſauroit perdre la gloire & le mérite de la Foi, puisqu'il ne ſauroit trouver dequoi apuyer aucune des choſes qu'il croit. Il ſera même tous les jours en état de remporter de nouvelles victoires, puis-que cette Phyſique pourra lui fournir en tout & par tout des raiſons contre ce qu'il croit. Loüé ſoit Dieu, m'écriai-je, juſqu'où va le zéle des ſerviteurs de Dieu, quand il eſt ſelon ſa ſcience! Il porte même à inventer & à favoriſer des Sectes contre l'exiſtence de Dieu. Vous aviez raiſon, Monſieur, de dire que vous aviez un moyen ſûr pour vous emparer de l'admiration de vos Diſciples. On vous admirera juſqu'à l'étonnement, & preſque juſqu'au ſcandale.

Ce ne ſera point, continua-t-il, par ce que je viens de vous dire, que je me ferai admirer à toutes ſortes de gens. Je n'en parlerai qu'aux eſprits ſolides & bien Chrétiens; pour les autres, je me contenterai de les enchanter par un nombre infini de choſes rares, ſingulières, inoüies, étonnantes, inimaginables, & pourtant évidentes, dont nôtre Phyſique eſt remplie. Je propopoſerai en gros toutes ces

cho-

choſes extraordinaires ; & il eſt impoſſible qu'on n'en ſoit enchanté, & qu'on n'ait pas une avidité extréme d'en entendre le détail & les preuves. Enchantez-moi donc, Monſieur, lui dis-je, & parcourez en gros toutes ces merveilles, en attendant que vous m'en expliquiez un jour le détail.

Volontiers, me dit-il ; mais, Monſieur, vous devez ſavoir que l'oraiſon mine un peu le corps, & que les longs diſcours philoſophiques affoibliſſent un peu l'eſtomach. Il me ſemble que vous m'aviez propoſé de me donner à dîner : Ah ! il eſt vrai, m'écriai-je, Monſieur Jean le Brun, allons-y donc.

TROISIE'ME ENTRETIEN.

MOnſieur Jean le Brun dîna ſans parler : Je remarquai qu'il étoit extraordinairement altéré. Après le repas il dit graces longuement, puis s'aprochant du feu : Si nous avions de la foi, s'écria-t-il, comme un grain de moutarde, nous n'aurions pas beſoin de manger & de tant boire ; car il eſt écrit, que l'homme juſte vit

de

de la foi & de la parole de Dieu ; la foi nourrit quarante jours Elie & Moïse. Je crois, lui dis-je, Monsieur, que, quand le Fils de l'homme viendra, il ne trouvera guéres sur la terre de cette foi nourrissante. La Morale est grandement relâchée, & les plus dévots ne haissent pas la bonne chére. C'est que la foi est modique, reprit Jean le Brun: pour moi, je ne mange pas beaucoup par la grace de Dieu, & ne bois guére que par inadvertance & par distraction. Comme d'ordinaire j'ai la tête remplie de quelque grand dessein, & que mon esprit est appliqué ou à Dieu ou à quelque affaire de Dieu, la nature qui ne veut rien perdre prend son tems & se conforte à la dérobée, pour pouvoir ensuite soûtenir les travaux que lui impose la grace & la foi. Toutes choses se tournent en bien à ceux qui aiment Dieu. Je pense, mon enfant, que le peu que je viens de boire me rend bien plus propre à philosopher. Je souhaite, Monsieur, qu'il soit vrai de dire à cette fois que la verité est dans le vin.

Philosophons donc, me dit-il. Quel est, à vôtre avis, le principe des choses naturelles, & la premiére matiére de tout ce

que nous voyons? Un Comte Allemand, répondis-je, qui avoit beaucoup de vôtre air & de vos maniéres, excepté qu'il faisoit profession de vivre sans manger & boire, en appliquant sur le nombril un certain lut de sapience, m'enseignoit l'an passé fort devotement, comme vous faites, que la lumiére est le premier sujet dont toutes choses sont faites. C'étoit un fat & un ignorant, reprit Jean le Brun, car il n'y a point de lumiére. Il n'y a point de lumiére, m'écriai je? Non, me dit-il. Comment, poursuivis-je, la lumiére n'est pas répanduë en l'air à l'heure qu'il est? Non, dit-il en élevant la voix. La lumiére, continuai-je, n'est pas un corps ou une qualité, ou un être ramassé dans le Soleil? Non, non, s'écria-t-il, il n'y a ni lumiére, ni corps luminieux; c'est une vieille erreur. Ceci commence fort bien, lui dis-je, & qu'est-ce donc que ce Soleil que nous voyons, & ce je ne sçai quoi que nous apellons lumiére? Ce que vous apellez lumiere, vous autres ignorans, répondit-il, n'est qu'une pensée de l'ame raisonnable, dont l'homme seul est capable, car les bêtes ne voyent point cette lumiere: un lynx & un chien ne voyent

pas

pas plus qu'une taupe ; & pour le Soleil que vous appellez groſſiérement un corps lumineux, ce n'eſt qu'un tourbillon de pouſſiére, qui piroüette rapidement autour de ſon centre, & qui piroüettant agite l'air d'une certaine maniére ; l'air agité vient auſſi piroüetter d'une certaine maniére & affecter les muſcles des yeux & la retine, & alors nôtre ame à point nommé produit cette penſée qu'elle voit un corps lumineux : mais, vive Dieu, il n'y a point de lumiére ; & quand Dieu dit dans la Genéſe, que la lumiere ſoit faite, c'étoit à dire qu'un grand tourbillon de pouſſiere & de limailles de matiére s'aſſemble en cet endroit, qu'elle piroüette de telle & telle maniére juſqu'à nouvel ordre.

Ce Commentaire de l'Ecriture, lui disje, eſt-il tiré de quelque Rabin ? Point du tout, dit-il, les Rabins n'ont que des viſions creuſes, & ceci eſt appuyé ſolidement ſur des démonſtrations de Méchanique, ſi belles, ſi naturelles & ſi néceſſaires, que pour vous en parler franchement, il eſt tout-à-fait inutile de ſuppoſer que Dieu ſe ſoit aucunement mêlé de toute cette affaire, de la production du Soleil,

de la prétenduë lumiére qui l'environne, & de tout le reste des choses: & si l'Ecriture ne nous aprenoit que Dieu a travaillé sept jours pour la production du monde, nous lui eussions permis de se reposer dès l'aurore du premier jour, & nous l'eussions tenu quitte de tout travail, pourvû qu'il nous eût créé comme il a fait une matiére divisible à l'infini, en petits corpuscules en forme de dés & de vis.

En verité, Monsieur, m'écriai-je, je suis bien aise de vous avoir fait donner de bon vin, car il vous échaufe admirablement l'imagination. Vous m'admireriez bien autrement, continua-t-il, si je vous prouvois qu'il n'est même nullement necessaire que Dieu se donne la peine de créer cette matiére, & qu'il est incomprehensible qu'elle ne soit pas d'elle-même telle qu'elle est; mais je crois qu'il est à propos de differer encore un peu à vous expliquer l'essence de cette matiére; cela nous engageroit, peut être, à quelque digression épineuse, & qui apliqueroit trop nôtre esprit, ce qu'il faut éviter soigneusement après la refection, de peur que la digestion n'en soit troublée, car il n'est

n'eſt pas beſoin d'alterer ſa ſanté pour philoſopher. De ſorte que pour ne point ſortir de ce que ma Phyſique a d'agréable, je me contenterai de vous faire remarquer qu'il eſt évident & clair comme le jour, que ces dés dont je vous ai parlé piroüettant néceſſairement autour de leurs centres, & ſe frottant les uns contre les autres, il a été inévitable qu'il ſe ſoit fait une infinité de raclures, leſquelles s'aſſemblant en divers endroits, ont compoſé par ci par là divers tourbillons de raclure & de pouſſiere. Ces tourbillons tournant continuellement autour de leur centre, ſont ce que nous appellons Soleil & Etoiles. Mr. Jean le Brun, lui dis-je, ne faites-vous jamais la meridiane, & n'avez-vous pas accoûtumé de dormir après dîne? Pardonnez-moi, dit-il, c'eſt une bonne pratique que pluſieurs ſerviteurs de Dieu obſervent. J'irai me coucher dans quelque tems, ſi vous voulez me le permettre. Allez, Monſieur, allez-y donc tout maintenant. Je veux pourtant encore vous expliquer la ſuite de la formation du monde; & après vous avoir dit quelque choſe du Ciel, vous expliquer encore un petit échantillon de l'hiſtoire de la terre,

dans laquelle nous vivons. Car il n'apartient qu'à moi & à Descartes d'être les Historiographes de la nature, & de savoir le détail de toutes les avantures de la matiére. Sachez donc, mon fils, que la terre a eu l'honneur autrefois d'être un beau Soleil & un assemblage lumineux de limailles étincelantes, qui piroüettoit aussi glorieusement que ce tourbillon que nous voyons, & qui éclairoit quelqu'autre terre & quelqu'autre certain monde particulier: mais une certaine fumée s'étant élevée d'un autre certain endroit, comme il nous est fort facile de le démontrer méchaniquement, elle fit autour de ce tourbillon de lumiére une certaine croute obscure, opaque & impénetrable, qui envelopa ce tourbillon & l'empêcha de piroüetter à son ordinaire, ou du moins de faire piroüetter l'air qui l'environnoit; de sorte que ne pouvant plus demeurer en cette place, & faire la fonction de Soleil, il fut obligé de sortir du tourbillon où il étoit, & d'errer sans situation fixe & déterminée dans les espaces immenses de l'Univers, jusqu'à ce qu'ayant trouvé le moyen d'entrer dans ce grand tourbillon qui compose le monde que nous habitons, il s'arrêta parmi les

Pla-

Planétes, & devint Planéte lui-même : car nôtre Histoire mathématique & philosophique nous aprend que toutes les Planétes sont des terres toutes pareilles à celle-ci, & arrivées en ce monde de certains autres mondes lointains, où elles avoient l'honneur de piroüetter lumineusement & de faire la fonction de Soleil. Je n'ai pas encore bien déchifré par les loix de la méchanique, ce qui est arrivé à toutes ces Planétes depuis qu'elles sont entrées dans nôtre monde. Mais voici les véritables avantures de nôtre terre, & celles des autres terres sont aparemment de même. Quand elle fut entrée dans ce tourbillon, quatre autres certaines croutes vinrent tenir compagnie à cette croute susdite qui envelopoit le tourbillon des raclures, & elles s'agencérent les unes sur les autres, à peu près comme les peaux d'un oignon sont arrangées. Nous sommes encore en grand souci, & nous ne pouvons pas bien démontrer dequoi la plus basse de ces croutes est composée : je crois pourtant être parvenu à découvrir que c'est d'une infinité de corpuscules en forme de vis, qui sortent incessamment & sans jamais s'épuiser, & viennent circuler en ovale

dans l'air; d'où nous tirons en tems & lieu la raison démonstrative pourquoi l'aiman attire le fer, car les vis se vont insinuer dans le fer à point nommé, sans s'embarrasser aucunement les unes les autres, & sans entrer en aucun autre corps; de sorte qu'elles attirent méchaniquement le fer. Je tiens donc que cette premiére croute est le premier magasin de ces vis admirables. La seconde étoit une masse de tous les métaux & des pierreries. La troisiéme étoit un assemblage de corpuscules en forme d'aiguilles, qui composoient un grand corps liquide comme l'eau. Quant à la quatriéme & derniére croute, elle étoit un peu dure & suspenduë en forme de voute, comme à peu près la croute d'un pâté. Il arriva donc par succession de tems, que cette espéce de pâté de lumiére s'étant séché, fendu & crevassé par l'ardeur du Soleil, se brisa enfin en mille & mille piéces. Jugez le beau spectale que ce fut aux yeux de Dieu & des Anges, & combien fut épouvantable le fracas & le tintamarre qui se fit alors; cela me réjoüit quand j'y pense, & il me tarde extrémement que mon ame ait le plaisir après la mort de voir arriver la même

avan-

avanture à ce Soleil qui nous éclaire, lorſqu'il aura contracté les croutes ſuſdites, comme la méchanique nous montre qu'il ne peut éviter de les contracter. Je prie Dieu ſeulement, & faites-en de même, s'il vous plaît, mon fils, tous les jours en vous levant & en vous couchant, que cette affaire n'arrive pas au Soleil, & qu'il ne vienne point ainſi avant nôtre mort; car comme il eſt, ſuivant le calcul qu'on a fait, pluſieurs centaines de fois plus grand que la terre, il nous tomberoit deſſus, & nous entraîneroit avec lui dans quelqu'autre tourbillon, ce qui ſeroit le moyen de faire mourir ſans confeſſion le genre humain.

C'étoit, peut-être, par cette raiſon, interrompis-je, que les premiers Chrétiens, au raport de Tertullien, deſiroient ardemment la fin du monde, & demandoient à Dieu de hâter le jour du Jugement, ils craignoient aſſurément que le Soleil ne contractât cette croute fatale.

Je ne ſçai pas s'ils le craignoient, dit Jean le Brun; mais je vous aſſure que tous ceux qui ſont dans nos principes en tremblent de peur, d'autant plus que certains Aſtronomes ont eu d'aſſez bonnes Lunet-

tes pour remarquer de certaines taches dans le Soleil, qui font conjecturer qu'aſſurément cette malheureuſe croute ſe forme déja. Voila, lui dis-je, un point admirable pour la Morale, je le veux marquer, s'il vous plaît, ſur mon Agenda, afin d'en intimider les pécheurs quand je prêcherai. Apuyez bien là-deſſus, continua-t-il; les choſes merveilleuſes frapent l'imagination; & quand l'imagination eſt gagnée, on fait bien du chemin, & on arrive bien-tôt au cœur. Mais pour continuer l'hiſtoire des avantures de la terre: lors-que ſa derniére croute s'entr'ouvrit & ſe crevaſſa, les débris de ce fracas effroyable tombérent irréguliérement, confuſément & pêle-mêle les uns ſur les autres: Il fut donc néceſſaire qu'une grande partie ſe trouvât enſevelie dans l'eau, & laiſſât paroître la croute liquide que nous apellons la mer. D'autres parties s'accumulant les unes ſur les autres, il en réſulta une maſſe élevée, qui eſt ce que nous habitons. Sur cette maſſe ſe ſont aſſemblés des corpuſcules en divers ſens & dans toutes les ſituations imaginables, & il s'en eſt compoſé fortuitement un nombre infini de machines différentes, que nous apellons

fleurs,

fleurs, plantes, arbres, qui nous paroiſſent vivre, croître & mourir. Et une infinité de machines bien plus merveilleuſes, qui outre cela ſemblent ſentir & connoître, & qui en effet ne ſentent, ne connoiſſent & ne vivent non plus que cette Horloge qui ſonne trois heures, qui m'avertit ſans ſavoir ce qu'il fait, qu'il eſt tems que j'aille dormir. Allez, Monſieur, dormez au nom de Dieu, lui dis-je.

Comme il paſſoit dans mon cabinet, deux des plus grands Philoſophes du ſiécle, à qui Dieu & la connoiſſance profonde & rare de la plus fine Mathématique, ont donné de belles lumiéres contre les imaginations de Deſcartes, vinrent pour me voir; ils entrevirent en entrant la figure & le chapeau de Jean le Brun. Quelle eſpéce d'homme entreteniez-vous là, Monſieur, me dirent-ils en riant? Parlez bas, Meſſieurs, leur dis-je; car c'eſt un Serviteur de Dieu, ſuſcité extraordinairement pour la réforme de la morale & des mœurs de l'Egliſe. Il me fait l'honneur de m'aſſocier à ſon Apoſtolat, & dans peu de jours nous allons mener par un beau chemin les probabilités & toutes les imaginations licentieuſes, qu'on apuye ſi foiblement

ment par la maniére de philoſopher du foible Ariſtote. Mais nous prouverez-vous du moins, me dirent-ils, par vôtre nouvelle méthode, qu'il faut s'habiller extravagamment comme fait cet homme, & ſe diſtinguer d'abord par un habit & des maniéres fantaſques, d'entre ceux qui ne ſont pas de vôtre parti? Ce ſont minuties, répondis-je, que nous n'avons encore pû traiter à fonds : nous avons commencé par le ſolide, & nous n'avons encore touché que le principe fondamental de la Morale.

Nous avons enfilé une belle carriere, & mon nouveau Maître me donnoit des lumiéres rares; mais l'oraiſon lui ayant affoibli l'eſtomach, il m'a demandé à dîner: durant le repas une diſtraction lui étant ſurvenuë, mon Apôtre s'eſt enyvré par inadvertance, & il y a une heure qu'il me dit des choſes ſi foibles, que vous & moi ſommes fort heureux que l'heure de ſa meridiane ſoit arrivée, ſans quoi vous couriez riſque d'être regalés d'une extravagante converſation. Nous ſommes tous accoûtumés, repartirent-ils, à oüir extravaguer des Réformateurs. Paris en abonde : Mais encore que vous diſoit celui-ci, quand

quand il vous parloit de bon ſens, & quel eſt ſon grand principe? Le merite & la pureté de la Foi, répondis je, l'inutilité & même le danger de la raiſon humaine, le mépris de tout ce qui s'apelle preuve métaphyſique, & une profonde averſion pour le téméraire Ariſtote,& pour l'impudence des Theologiens Scholaſtiques, qui ſur les principes de ce Payen, entreprennent à la honte & à la diminution de la Foi, de prouver qu'il y a un Dieu, que l'ame eſt immortelle, & les autres choſes de cette nature, comme ſi le plus grand eſprit de ce ſiécle n'avoit pas été obligé d'avoüer de bonne foi qu'il ne ſe ſentiroit pas aſſez fort pour trouver dans la nature dequoi convaincre un Athée.

Cette imagination eſt plaiſante, dirent ces Méſſieurs, mais elle n'eſt pas nouvelle; je connois bien des gens qui en ſont frappés Ce bel eſprit dont vous parlez s'étoit mis cette viſion dans la tête, & il avoit entrepris de concert avec un grand nombre de beaux eſprits comme lui, de faire un Livre pour établir ce beau principe, qu'on ne peut prouver par aucune raiſon naturelle, ni l'exiſtence de Dieu, ni l'immortalité de l'ame, ni aucune verité divine,

&

& que toutes les raiſons naturelles qu'on en peut alléguer, ne ſont qu'égarer l'eſprit. Ce grand Homme dédaignoit même les démonſtrations métaphyſiques que Deſcartes en a faites, quoi qu'il en aprouvât beaucoup la Phyſique. Il ne vouloit que des preuves morales, c'eſt-à-dire qu'il devoit réſulter de tout ſon Livre, que moralement parlant il y a un Dieu, que moralement parlant l'ame eſt immortelle; de ſorte que cette eſpéce de preuves ne convainquant point l'eſprit, la Foi conſervoit toute ſon obſcurité & toute ſa difficulté, & par conſéquent toute ſa gloire & tout ſon mérite.

C'eſt à peu près le jargon & l'intention de mon Docteur Mr. Jean le Brun, qui repoſe là dedans: mais il encherit encore par deſſus ce bel eſprit; car outre qu'il ne veut pas d'une Philoſophie qui puiſſe prouver les vérités de la Foi, Dieu lui en a révélé une qui détruit de fonds en comble les vérités capitales & les myſtéres eſſentiels du Chriſtianiſme; de ſorte que la foi aura bien plus de gloire & plus de merite quand elle demeurera ferme & inébranlable, malgré les démonſtrations phyſiques dont cette nouvelle Philoſophie en ren-

renverſe tous les points. Eſt-il au monde, dirent ces Meſſieurs, un homme aſſez fol pour former ce projet inſenſé? Mais quelle eſt encore cette Phyſique terrible, qui veut établir la Foi en la ruïnant? Je n'en ſçai rien encore, répondis-je, Monſieur Jean le Brun m'en a entretenu durant le dîné, ou a prétendu m'en entretenir; mais il m'a dit des choſes ſi bizarres, que j'ai crû que le vin les lui inſpiroit. Car où eſt l'homme de ſens raſſis, qui s'aviſeroit de vouloir expliquer comment le Soleil, les Aſtres, la Terre, les Animaux & le Monde entier ont été formés par le mouvement néceſſaire & inévitable d'une infinité de dés inviſibles? Ah! c'en eſt aſſez, interrompirent-ils, nous voyons bien de quelle Secte eſt ce Monſieur Jean le Brun; ce qu'il vous a dit dans le vin, il vous le dira de même quand ſon vin ſera cuvé. Il eſt du nombre de ces Serviteurs de Dieu, qui font profeſſion de dire que la Philoſophie de Deſcartes a de grandes difficultés pour la Religion; & cependant quoi que ce dût être une raiſon inſurmontable à toute perſonne tant ſoit peu Chrétienne pour rejetter cette doctrine, ils l'autoriſent & la font valoir de
toute

toute leur force. Ils ſollicitent ouvertement pour en éluder la condamnation: ils la font aprendre à leurs jeunes neveux & aux enfans de leurs amis ; & s'ils trouvent quelque choſe de foible dans les écrits de cet homme, ce n'eſt que la démonſtration qu'il a faite de l'exiſtence de Dieu ; car ſelon eux un bel eſprit ne ſauroit trouver dans la nature dequoi convaincre un Athée. Mais pour la Phyſique de Deſcartes, elle eſt toute à leur gré, comme vous l'a ſans doute dit vôtre Jean le Brun, parce-qu'elle eſt toute propre à conſerver à la Foi toute ſon autorité. Je ne connois aſſez, repliquai-je, ni la Philoſophie de Deſcartes, ni les Serviteurs de Dieu dont vous me parlez, pour juger ſi vous avez bien raiſon de dire ce que vous dites. Mais Maître Jean le Brun & ces gens-là ſont animés par un même eſprit; & s'ils ſont inſpirés de mettre en crédit la même Philoſophie, je ſerai inſtruit avant la fin du jour de tout le fin de leurs projets. Car Dieu a dit à M. Jean le Brun de ne me rien taire. Nous allons donc vous quitter, interrompirent-ils, pour donner lieu à cet Apôtre de vous catéchiſer ſur ſa doctrine, & de vous inſtruire

te ſur ſa Miſſion ; & afin que vous ayez le tems de parcourir, avant qu'il ſe réveille, deux Traités contre la Philoſophie de Deſcartes, dont l'un eſt en forme de Lettre, & l'autre eſt intitulé la Connoiſſance des bêtes ; cette lecture vous diſpoſera à mieux pénétrer la doctrine de vôtre Docteur. Je les remerciai de leur préſent : ils s'en allérent, & je lûs ces deux Ouvrages. Ils ſont tous deux forts & bien écrits.

QUATRIE'ME ENTRETIEN.

PEu de temps après, Monſieur Jean le Brun ſe réveilla. Dieu ſoit loüé, mon fils, me dit-il en paſſant dans ma chambre. Dieu ſoit beni, qui veille pour le ſalut de ſes ſerviteurs quand ils dorment, & qui vient éclairer les vapeurs du ſommeil par les lumiéres de ſa grace. Dieu vous parle-t-il auſſi quand vous dormez, lui dis-je ? Quelquefois, reprit-il ; mais pour aujourd'hui il ne m'a pas parlé en perſonne, il m'a ſeulement envoyé un Ange de paix pour m'annoncer ſa volonté, & pour m'ordonner de me réconcilier avec Mr. Deſcartes. Avec Deſcartes, m'é-

 criai-

criai-je, Mr. Jean le Brun ! Cet Ange prétendu eſt un eſprit de tenébres, transfiguré en Ange de lumiére. Nullement, repartit-il : Aprenez, mon enfant, comme je l'aprens aujourd'hui, à ne précipiter jamais vôtre jugement, & à ne condamner perſonne ſans l'entendre. A peine ai-je été endormi, que l'Ange de paix s'eſt préſenté à moi, tenant par la main Mr. Deſcartes : Embraſſez-vous Serviteurs de Dieu, a-t-il dit, & il a diſparu. M. Deſcartes m'a embraſſé avec beaucoup de reſpect, & enſuite il s'eſt amplement juſtifié ſur toutes les plaintes que je pouvois faire contre lui. C'étoit un habile homme, mon fils, & peu de gens pénétrent ſes intentions & entendent ſa doctrine. Je lui ai reproché d'abord qu'il avoit entrepris de diminuer la gloire & le mérite de la Foi, en prouvant l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame, en ſuppoſant que Dieu eſt l'auteur du mouvement de toute la matiére. Il a fort bien répondu à ce reproche, & je ſuis très-content de lui. Il eſt certain, comme il me l'a fort bien dit, qu'il faut, quand on fait un Livre, ménager les eſprits foibles autant que contenter les eſprits forts. Lorſ-

qu'un eſprit foible voit qu'on tâche de prouver les vérités de la Foi, il prend cela pour argent comptant, & ne ſe défie de rien; mais un eſprit fort démêle facilement dans un Livre ce qu'on y a mis pour les foibles ou pour lui, & il diſtingue facilement le néceſſaire du politique. Il étoit de ſa prudence d'éblouïr d'abord les Moines & leurs partiſans par un ſophiſme ſur l'exiſtence de Dieu, & par une ſuppoſition ſpécieuſe qu'il eſt ſeul moteur de la matiére. On ſe met par là à couvert de la perſécution de ces faux Chrétiens, qui ne peuvent ſouffrir qu'on faſſe ſervir la Philoſophie à conſerver l'obſcurité de la Foi, & qui veulent opiniâtrément qu'on accorde toûjours la Religion avec la raiſon. Cependant un eſprit fort pénétre aſſez là-dedans, & ne prend que ce qui eſt écrit pour lui, ſa Foi demeure pure & inviolable dans toute ſon obſcurité, & il ne trouve rien dans la nature qui puiſſe convaincre un Athée quand il eſt fortifié par une Phyſique auſſi claire & auſſi convaincante que celle de *Jordanus Brunus*, & que Mr. Deſcartes a été inſpiré du Ciel de mettre en ſon jour. Vous croyez donc, Monſieur Jean le Brun, que

 vô-

vôtre Philoſophie eſt propre à conſerver la gloire & le merite de la Foi, en empêchant qu'aucune raiſon naturelle ne puiſſe confirmer les vérités divines. Aſſurément, répondit-il, la Foi remportera tous les jours de nouvelles victoires : cette Philoſophie lui oppoſera à tout moment des démonſtrations phyſiques contre tous les myſtéres. Ah ! Monſieur, lui dis-je, faites donc triompher ma foi, & armez un peu ma raiſon, afin que je croye les myſtéres avec tout le mérite que peut avoir un eſprit fort. Vous êtes trop bien intentionné pour la réformation de la Morale, me répondit-il, pour n'être Chrétien que comme les eſprits foibles. Voici donc dequoi il eſt queſtion. Premierement, il n'eſt pas vrai que, ſi Dieu n'etoit pas le Createur de toutes choſes, il n'en ſeroit ni le Conſervateur, ni la fin. Vraîment, lui dis-je, Dieu n'eſt nôtre fin, que parce qu'il nous a créés pour lui, & il ne peut conſerver le monde que parce-qu'il l'a pû créer. Mais penſez vous, reprit-il, que Dieu ait pû créer la matiére, ou du moins qu'il ſoit néceſſaire que Dieu l'ait créée? Sans doute, lui répondis-je. Vous ne ſavez donc pas, ajouta-t-il

t-il, que l'étenduë, c'eſt-à-dire, la longueur, la largeur & la profondeur, eſt l'eſſence de la matiére. Quand cela ſeroit, repris-je, s'enſuivroit-il que Dieu ne l'a pas créée. Oüi, repartit-il, parce-qu'il s'enſuivroit, qu'il eſt impoſſible d'imaginer un moment où cette matiére n'exiſte point; & voici le petit raiſonnement que je fais, auquel il n'y a certainement point de réponſe. Il faut dire néceſſairement qu'une choſe exiſte, quand on ne peut en aucune maniére concevoir qu'elle n'exiſte point: Or eſt-il qu'on ne peut en aucune maniére concevoir que la matiére n'exiſte point. Pourquoi non, interrompis je? Il eſt impoſſible que devant que le monde fût créé, cet eſpace que le monde occupe ne fût point. On ne peut pas ne point concevoir cet eſpace. Or il eſt impoſſible de concevoir cet eſpace ſans concevoir une longueur, une largeur & une profondeur; cette longueur, cette largeur & cette profondeur eſt l'eſſence de la matiére. Concluez, mon fils, & jugez s'il eſt néceſſaire que la matiére ait été créée. Je vois bien, Monſieur, repartis je, que ſuivant cette définition de la matiére il n'y a que la foi qui en puiſſe perſuader la créa-

 tion,

tion, parce-qu'il n'y a que la foi qui puiſſe perſuader que de toute éternité il n'y a point eu d'eſpace, ou que cet eſpace n'a point été long, large & profond. Faites donc un acte de foi, mon fils, reprit-il, ſur la création de la matiére, & commencez au nom de Dieu à faire triompher vôtre f i, de Praxeas, d'Hermogene, & des Platoniciens, à qui la raiſon démontroit auſſi que la matiére eſt éternelle; mais à qui la lumiére de la grace n'inſpiroit pas qu'elle eſt créée malgré la démonſtration. Mais quand bien la matiére ſeroit éternelle, lui dis-je, s'enſuivroit-il qu'elle n'eſt point créée, & Dieu ne pourroit il pas l'avoir créée de toute éternité? Puis qu'il eſt impoſſible, répondit-il, de comprendre que l'eſpace n'exiſte point, encore que Dieu ne le crée pas, il s'enſuit clairement de deux choſes l'une, ou que Dieu n'a pas créé cet eſpace, ou qu'il ne l'a pas créé librement. De ſorte que vous avez à faire un ſecond acte de foi ſur la liberté dont Dieu a créé le monde, & il faut croire malgré la raiſon, & qu'il l'a créé, & qu'il l'a créé librement. Cela s'entend en général de la matiére du monde; car pour tout ce que nous voyons,
il

il n'est nullement nécessaire que Dieu se soit mêlé de le faire ainsi. Il est impossible, comme Mr. Descartes l'a fort bien expliqué, que suivant les loix de la méchanique, le monde ne se soit formé de lui-même tel qu'il est, & vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre après ce que je vous ai dit, que la supposition que Mr. Descartes fait que Dieu a créé une certaine quantité de mouvement & de repos dans la matiere, moyennant quoi on peut démontrer mathématiquement la nécessité de la production de toutes les machines que nous voyons : vous avez trop de discernement, dis-je, pour ne vous pas apercevoir que cette supposition n'a été faite que pour se mettre à couvert de l'importunité des Moines, qui ne peuvent souffrir qu'on explique les choses naturelles sans y mêler Dieu : cependant il est clair que cette supposition est inutile & ridicule, & Mr. Descartes mérite une grande loüange d'avoir eu l'humilité de dire une sottise pour contenter les petits esprits. Car qui ne voit que la matiére étant essentiellement longue, large & profonde, ses parties le sont aussi ; & qu'une longueur, une largeur,

& une profondeur égale, faisant un dés ou un corps cubique, il est impossible que ce corps cubique n'ait quelque poids & ne tende en bas, & qu'ainsi tous ces corps cubiques se rencontrans, ils ne se meuvent les uns les autres en plusieurs sens; & qu'enfin par le différent assemblage qui résulte de leur mouvement, il ne résulte des corps de différentes figures & des machines diverses. Monsieur, interrompis-je, j'ai peur que vous ne ressuscitiez la Philosophie d'Epicure & de Démocrite, ce qui seroit odieux pour la Morale. Vous savez que les Epicuriens étoient accusés d'être Athées; & parce-qu'ils ne croyoient point de Dieu ni d'ame raisonnable, ils mettoient assez raisonnablement le souverain bien dans la volupté. Cependant tout leur Athéïsme n'étoit fondé que sur certains atomes de figure irréguliere, qui se mouvant de biais, produisoient aussi bien que vos dés tous les corps différens que nous voyons; & ainsi Epicure n'avoit besoin pour expliquer la nature, ni d'un Dieu qui formât le monde, ni d'une Providence qui le gouvernât. Il n'y a point de différence, répondit Jean le Brun, entre cette Philosophie & la nôtre pour le fonds

fonds des choſes. Car, comme vous voyez, qu'importe à la Religion & à la Foi que les parties de la matiére ſoient quarrées ou irréguliéres ; qu'elles ſe meuvent de biais ou perpendiculairement, ou en rond, pourvû que l'un ou l'autre arrive néceſſairement, & qu'il en réſulte des machines, ſans qu'il ſoit beſoin de recourir à une Divinité, ni à rien de ce qui s'apelle eſprit ou ame ſpirituelle ? Mais la Philoſophie d'Epicure, quoi qu'elle ſoit très-propre à combattre les vérités divines & à conſerver l'obſcurité de la Foi, n'eſt pas ſi propre au deſſein que nous avons de réformer l'Egliſe, parce que, comme vous avez fort bien dit, elle eſt odieuſe à la Morale Chrétienne, & fort décriée chez les Péres. Celle de Mr. Deſcartes eſt mieux nôtre fait, elle a la grace de la nouveauté, ce qui eſt un grand article pour la réformation: & de plus, elle eſt encore plus propre à conſerver l'obſcurité de la Foi, que n'eſt la Philoſophie d'Epicure; car il y a deux différences conſidérables entre Epicure & nous. Epicure admet le vuide, & nous ſoutenons qu'il eſt impoſſible. Qu'eſt-ce que cela fait à la Foi, interrompis-je? Vraîment ſi le vuide étoit poſſible,

reprit-il, vous voyez bien que tout ce que nous avons dit de l'éternité & de l'indépendance de la matiére, seroit renversé. Il n'y auroit qu'à mettre devant la création du monde le vuide au lieu de l'espace. Ah! je le comprens, repris-je, un Epicurien n'est assurément pas si contraire à la Foi qu'un Chrétien. Non, par la grace de Dieu, poursuivit-il; cela se voit encore dans l'autre différence qu'il y a entre Epicure & nous. Il met que les parties de la matiére sont indivisibles, & nous soutenons qu'elles se peuvent toûjours diviser jusqu'à l'infini. De sorte qu'il nous est incomparablement plus facile qu'à Epicure de composer le Soleil, les Etoiles & les Planétes, des limailles des corps cubiques, qui se frottent ensemble, & de montrer par les régles de la méchanique, que ces parties si divisées de la matiére, s'assemblent nécessairement en tourbillon; au lieu qu'Epicure est obligé de dire que tout l'assemblage de sa matiére se fait fortuitement, ce qui est absurde & inconcevable. Or la Foi a bien plus de gloire & de mérite de s'élever au dessus d'une raison nécessaire, & d'une démonstration de Mathématique, qu'elle n'en au-

auroit dans le ſyſtême d'Epicure. Il réſulte, Monſieur, lui dis-je, de tout ce que vous venez de m'expliquer, que, lorſque Deſcartes ſupoſe que Dieu a créé la matiére, qu'en-ſuite il l'a diviſée en dés & en cubes, qu'il a agités en divers ſens, chacun autour d'un centre, & tous autour d'un cercle commun, aprés laquelle ſupoſition cet incomparable Philoſophe conſent que Dieu ne faſſe plus rien, & prend à prix fait de déduire évidemment par des régles néceſſaires de Méchanique, & par des conſéquences infaillibles, tous les effets de la Nature : il réſulte, dis-je, que ce ſage & politique Philoſophe n'a mêlé Dieu dans ſon raiſonnement, que pour ménager les Moines; & que ſes Diſciples ne l'y mêlent, comme lui, que pour ménager Rome.

Vous le prenez bien, reprit Jean le Brun; il eſt certain que *Jordanus* mon triſayeul & Monſieur Deſcartes, n'ont eu dans l'eſprit qu'une grande émulation contre Epicure, & une envie très-forte d'expliquer mieux que lui tous les effets de la Nature, & la formation, l'ordre & la durée du Monde, ſans avoir beſoin de recourir à Dieu, mais ſeulement par la ſeule

ma-

matiére. Car ſi Monſieur Deſcartes eût parlé de Dieu de bonne foi, & non point par conſidération & par crainte; & s'il avoit crû ſeulement que celui qui vit éternellement a créé dans le tems toutes choſes enſemble, pourquoi ſe fût-il aviſé de ſe tourmenter à chercher par les régles de la Méchanique, ſi les parties de la matiére tournant autour d'un centre font des limailles, & s'il eſt néceſſaire que ces limailles s'aſſemblent en tourbillon, & faſſent le Soleil? Si ce Soleil doit contracter une croute opaque, & aller enſuite errer par l'Univers? Tout ce ſoin & tout ce détail lui eût paru inutile & ridicule, s'il eût été certainement perſuadé que la choſe ne s'eſt pas paſſée de la ſorte, & que Dieu a produit toutes choſes par une ſeule parole: mais nous qui ſommes animés par un eſprit de réformation, nous diſons les mêmes choſes que lui par un meilleur motif que le ſien: ce qu'il a dit par vanité ou par jalouſie contre Epicure, & même ce qu'il a dit par la crainte des Moines, nous le diſons par le zéle de Dieu, & par l'amour d'une pure & primitive morale; c'eſt pourquoi quand nous parlons aux foibles, nous mêlons Dieu dans nôtre diſ-

cours,

cours, perſuadés que les Eſprits forts verront que nous ne l'y mêlons que *ad honores*, & qu'ils ne perdront rien du mérite de leur foi, puis-qu'ils comprendront bien qu'en bonne Phyſique il n'eſt aucunement néceſſaire de l'y mêler; car où eſt le bon Eſprit qui ne verra pas que Monſieur Deſcartes ſe moque des Capuces & des Chaperons, & élude ironiquement les cenſures des Facultez; quand pour ſauver la foi d'un Moteur, il ſupoſe que Dieu a créé dès le commencement une certaine quantité de mouvement, & une certaine quantité de repos, & qu'il a diviſé l'un & l'autre aux diverſes parties de la matiére, leſquelles s'entreprêtant ce mouvement & ce repos, en font un commerce & un échange continuel, d'où réſultent tous les différens effets, tous les changemens, la production & la ruïne de toutes choſes? Quand nous voyons qu'une boule en pouſſe une autre; c'eſt que cette boule qui pouſſe, prête à l'autre une partie du mouvement que Dieu lui a donné, & que cette boule pouſſée prête à celle qui la pouſſe une partie de ſon repos; & par ce troc mutuel du preſent que Dieu leur a fait, la boule qui prête le repos ſe meut, & celle

qui

qui prête le mouvement s'arrête. A vôtre avis n'est-ce pas une burlesque ironie, & les Moines ne sont-ils pas bien simples de prendre tout cela pour argent comptant, comme s'il n'étoit pas plus qu'évident qu'une meule de moulin, par exemple, suspenduë d'un fil d'archal tombe d'elle-même par son propre poids, dès que le fil est dénoüé, sans qu'elle emprunte d'ailleurs son mouvement, & sans prêter son repos à quoi que ce soit. Vous voyez bien que, tant que l'existence de Dieu, ou la nécessité de sa Providence dépendra de savoir si cette meule de moulin tombera d'elle-même, ou si elle demeurera immobile, il ne faudra pas avoir beaucoup de pente à l'Athéïsme pour conjecturer qu'il n'est pas nécessaire que Dieu ait créé en particulier un être appellé mouvement, sans lequel cette meule ne tomberoit pas à terre. Pour peu qu'on ait de penchant à l'irreligion, on aimera mieux dire que c'est la nature de cette grosse masse de tendre en bas par son propre poids, que d'avoüer qu'il est nécessaire qu'il y ait un Dieu qui la précipite, & qui lui fasse prêter le repos qu'elle a à quelque être voisin.

Ce prêt de mouvement & de repos, répon-

pondis-je, eſt fort extravagant & fort burleſque. Deſcartes vouloit aſſurément joüer les eſprits foibles, quand il a fait créer ces deux êtres. Il s'eſt attendu que tout eſprit raiſonnable trouvant en cette ſuppoſition une contradiction manifeſte, penetreroit facilement le motif pourquoi on la fait, car, ou cet être eſt matiére lui-même, & en ce cas il aura la même indifférence au mouvement & au repos que la matiére même, & ce ſeroit l'inconvenient que l'on craindroit le plus. Que ſi l'on dit que c'eſt un mode, ou une façon d'être de la matiére, il eſt clair que c'eſt encore une fiction pour amuſer les ſimples ; car, ou ce mode eſt en effet une même choſe avec la matiére, ou non : ſi ce n'eſt pas la même choſe, c'eſt donc un eſprit : ſi c'eſt la même choſe, n'eſt-il pas ridicule de penſer qu'une choſe ſe puiſſe prêter, ſe diviſer & ſe communiquer à une autre, c'eſt-à-dire, devenir une autre choſe ſans ceſſer d'être ce qu'elle eſt. De deux boules, par exemple, dont l'une pouſſe l'autre, ſi le mouvement eſt la même choſe avec celle qui pouſſe, il s'enſuit qu'en communiquant à l'autre ſon mouvement, elle ſe diviſe d'elle-même, & donne une

par-

partie de ſoi-même, laquelle partie devient enſuite une même choſe avec la boule pouſſée; de ſorte qu'il ſe feroit toûjours dans la Nature une tranſſubſtantiation continuelle & une tranſmigration d'être en être, & de ſubſtance en ſubſtance, plus incomprehenſible qu'aucun myſtére de la Religion, puis qu'une choſe ſe changeroit en une autre choſe, ſans ceſſer d'être ce qu'elle eſt; par où il eſt conſtant que Deſcartes n'a pas mêlé de bonne foi dans ſa Philoſophie cette création de deux êtres, mouvement & repos.

Non, mon fils, me dit Jean le Brun, en m'embraſſant, avec la grace de Dieu le mérite de la Foi ne ſera jamais diminué par aucune apparence de la néceſſité de cette création particuliére de ces êtres, mouvement & repos. Que les Moines cherchent s'ils la trouveront dans la Geneſe; qu'ils y cherchent, dis-je, ſi le repos eſt autre choſe que la ceſſation du mouvement, & s'il n'eſt pas vrai que la matiére a d'elle-même un mouvement qui lui eſt naturel. Ce qu'il faut ſeulement obſerver, c'eſt de ne lui pas attribuer un mouvement bizarre, comme fait Epicure, qui ſuppoſe qu'elle ſe meut de biais; il faut ſeule-

ment

ment ſuppoſer qu'elle ſe meut en bas par ſon propre poids, & en rond autour de ſon propre centre, parce que c'eſt le mouvement qui demande le moins d'action, & par ces deux mouvemens ſi naturels & ſi néceſſaires, on explique la compoſition méchanique de toutes les machines que nous voyons.

Je vois bien, Monſieur, lui dis-je, que tout ce que vous dites eſt raiſonnable; mais comme c'eſt une choſe odieuſe de dire qu'un homme n'eſt pas de bonne foi, & de plus comme il eſt fort mal-honnête de ne dire pas nettement ce qu'on penſe en Philoſophie, ſur tout ſur le chapitre des choſes Divines, j'ai peur que la Morale ne recevroit pas un fort grand ſecours, ſi nous nous nous érigions en Philoſophes de mauvaiſe foi, & s'il falloit que nos Diſciples fuſſent toûjours en garde pour pénétrer quand nous parlerions en Philoſophes, ou quand nous parlèrions en Politiques. C'eſt pourquoi il me ſemble qu'il ſeroit bon de laiſſer croire, à ceux qui le voudront croire ainſi, que nous diſons de bonne foi qu'il y a un Dieu qui s'eſt mêlé de la création, & qui s'applique à la conſervation de toutes choſes; &

 pour-

pourvû que cela ne serve pas trop à la confirmation des verités du Christianisme, je ne vois pas qu'il y ait beaucoup d'inconvenient, puis-que la Foi conservera tout son mérite, & la Morale toute sa pureté.

Vous avez raison, mon fils, reprit-il, aussi avons-nous mis bon ordre, qu'encore qu'on prenne à la lettre tout ce que nous disons de la nécessité d'un premier Moteur, une partie des verités de la Foi, bien loin d'être confirmées sont très-évidemment combatuës, sans parler de quantité de conséquences bizarres & ridicules qui s'ensuivent de là : car pensez-vous, par exemple, mon fils, que, lors-qu'un petit enfant a fait un château de cartes, il soit au pouvoir de tous les Anges du Ciel, & de tous les Démons de l'Enfer de le renverser ? Ceci seroit curieux, répondis-je, qu'ils ne le pussent point. Ils ne le peuvent pas assurément, poursuivit-il; & quand tous les Démons de l'Enfer, & tous les Anges du Ciel s'uniroient ensemble, le château de cartes subsisteroit, supposé qu'il soit vrai de bonne foi que Dieu soit l'Auteur du mouvement & du repos. Le petit enfant, interrompis-je, est donc

plus

plus puissant que tous les Anges & que tous les Démons, puis qu'il renverse en soufflant son petit château, qu'ils ne sauroient abattre. Non, mon ami, vous perdez les étriers, & vous ne vous tenez pas ferme dans le principe supposé. Si Dieu est uniquement l'Auteur de l'être appellé mouvement; il en est uniquement le Conservateur, il lui appartient uniquement de le continuër, puis-que la conservation est une création & une production continuelle; donc c'est à Dieu & non pas à l'enfant à renverser immediatement le château de cartes. Quoi! lui dis-je, l'enfant qui soufle ne le renverse pas? Non vraîment, repliqua-t-il. Et qu'est-ce donc que le soufle fait, repliquai-je? Il fait signe à Dieu de renverser le château, répondit-il; car Dieu a fait un pacte avec soi-même de toute éternité, de renverser ce château de cartes, toutes les fois que ce petit enfant lui en feroit le signe en souflant. Ainsi quand un boulet de canon est tiré contre un moulin à vent, ce n'est ni le feu, ni le boulet qui abat ce foible moulin : voici philosophiquement comme l'affaire se passe. Le Canonnier fait signe à Dieu avec sa baguette d'allumer l'amor-

ce dans le baſſinet, & Dieu l'allume: l'amorce allumée fait ſigne à Dieu d'allumer la poudre qui eſt dans le canon & Dieu l'allume : la poudre allumée fait ſigne à Dieu de pouſſer le boulet, & Dieu le pouſſe : le boulet pouſſé fait ſigne à Dieu de pouſſer l'air, cet air pouſſé de pouſſer la muraille; & Dieu fait tout cela pour executer le pacte éternel qu'il a fait d'être ponctuel à tous ces ſignes : & voilà le moulin abattu philoſophiquement, mon fils.

Mon Pere, cette Philoſophie n'eſt-elle point la Theurgie, ou la Magie blanche des Anciens, qui operoit, dit-on, toutes ces merveilles par des pactes faits immédiatement avec Dieu, & par des ſignes que ces Mages lui faiſoient, & qui leur tenoient lieu de culte & d'enchantement tout enſemble? Je n'aime pas, me dit-il, d'entendre parler de ces curioſités, & je crois que toutes ces traditions Theurgiques ſont fabuleuſes; quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la nature ou la matiére peut être aſſez ingénieuſement appellée une ſavante Magicienne, qui par les ſignes differens qu'elle fait à Dieu, par les differentes ſituations où elle ſe trouve, oblige Dieu de pro-

produire tous les differens mouvemens que nous voyons.

Je ne trouve pas cela trop ingenieux, lui dis-je, cela est burlesque à la verité; car puis-que Dieu est uniquement l'Auteur de tout le mouvement, il seroit Auteur aussi de toutes les différentes situations de la matiére, & ce seroit lui par conséquent qui se feroit signe à lui-même de ce qu'il auroit à faire. Cette maniére de philosopher est aussi ridicule que le seroit un homme, qui à toutes les actions qu'il voudroit faire gesticuleroit, & se feroit cent signes à soi-même pour exprimer son dessein; ce seroit un homme à peindre, & je me rejouïrois bien d'un Arlequin comme celui là.

Mon enfant, me dit Jean le Brun, ce ne seroit pas grand'chose, si cette Philosophie sur le mouvement n'étoit que ridicule; ce qu'il y a de bon & d'heureux, c'est qu'elle est manifestement heretique de plusieurs côtés; car selon ce que nous venons de dire, Dieu est immédiatement & uniquement Auteur de tous les effets; ce n'est pas le feu qui brûle, c'est Dieu à la presence du feu: ce n'est pas l'homme qui remuë la main, c'est Dieu seul, &

cela est depuis long-tems condamné par Saint Thomas, comme faux, comme dérogeant à la divine Sagesse, comme renversant l'ordre de l'Univers, ôtant à toutes choses leurs propres effets, & détruisant sans ressource tous les jugemens que portent nos sens. Outre celà, mon fils, cette opinion ruïne admirablement la liberté, puis-qu'elle ôte absolument à l'homme le domaine sur ses propres actions, en quoi la liberté consiste.

Ce seroit, lui dis-je, une grande affaire, si nous pouvions aussi exercer la Foi touchant la liberté. Vous allez voir, poursuivit-il, si la Foi d'un homme imbu de nôtre Physique n'a pas un grand combat à rendre sur ce point-là. Pourquoi faut-il dans nôtre Physique que Dieu soit l'Auteur du mouvement de ma main quand je la remuë, parce-que, répondis-je, le mouvement de la matiére n'a pas pû être produit au commencement que par Dieu même, & que c'est à celui qui donne l'être à une chose de la conserver? Ainsi Dieu ayant donné l'être au mouvement, c'est à lui seul à le conserver dans la matiére. Vous avez bien parlé, me dit il; donc Dieu est l'Auteur immédiat & unique

que de tous les mouvemens de nôtre volonté, & nôtre ame n'y a pas plus de part que la matiére en a eu au mouvement. Comment, repliquai-je, prouveriez-vous cette conſequence? Fort clairement, repartit-il : Ariſtote, Saint Thomas, Saint Anſelme, & généralement tous les Auteurs qui ont parlé en Philoſophes, ou en Catholiques, ont ſuppoſé, ou démontré, que Dieu a dû néceſſairement donner le branle à nôtre volonté, & produire lui ſeul le premier mouvement, ou la premiére action qu'elle ſentit en elle. Raiſonnez maintenant, & dites : Tout mouvement ne peut être continué que par celui qui l'a commencé : Dieu ſeul a pû commencer le mouvement de nôtre volonté, donc Dieu ſeul peut continuer de la mouvoir. Selon cela, repliquai-je, nous ne ſommes pas libres; jamais Luther n'a ſi bien combatu la liberté que vôtre Philoſophie, & ce ſera l'effet d'une Foi épurée, & fort détaché du raiſonnement & de l'apparence, lors-que vos ſerviteurs croiront être parfaitement maîtres de leurs actions; D'autant mieux, mon fils, pourſuivit-il, que nous expérimentons à toute heure, qu'il nous vient inopinément cent

penſées & cent deſirs auſquels la raiſon n'a point de part, & qu'aucune déliberation ne précede; il paroît aſſez naturel de dire qu'ils ſont produits en nous par quelque agent extérieur qui ne peut être que Dieu; & ſi vous faites réflexion que l'eſſence de l'ame eſt de penſer toûjours & d'être dans un mouvement continuel, il eſt clair que celui qui commence le mouvement eſt celui qui le continuë.

Les Théologiens & les Philoſophes Catholiques vous diront pourtant, Monſieur, que l'ame conjointement avec Dieu eſt la cauſe phyſique de nos actions, tant des mouvemens du corps que du mouvement de l'ame. Nous ne pouvons dire cela, reprit-il, ſans convenir avec eux de deux choſes, & il faut bien s'en garder. Premiérement, qu'un eſprit puiſſe agir ſur la matiére: & en deuxiéme lieu, que l'ame ſoit unie phyſiquement au corps. Eſt-ce que vôtre Phyſique, interrompis-je, leur conteſteroit ces deux choſes? Si cela étoit, je prévois bien de grands inconveniens contre la Foi. Tant mieux, reprit-il, & je le ſai bien: c'eſt pourquoi il faut toûjours ſoûtenir que tout mouvement vient de Dieu par préciput; qu'il n'appartient qu'à lui,

lui, qu'il l'a commencé, & que c'eſt à lui de le continuer; & que l'ame, les Anges, les Diables, ne ſauroient agir contre un corps, parce-qu'étant des Eſprits, ils ne peuvent que penſer & connoître : or penſer & connoître ne font aucune impreſſion, & ne peuvent produire aucun mouvement dans la choſe connuë

Les Moines ſont donc bien ignorans, lui dis-je, de s'imaginer qu'un Ange enleva par un cheveu le Prophéte Abacuc, pour porter dequoi dîner à Elizée. Ignorance craſſe, répondit Jean le Brun, tous les Anges enſemble n'euſſent pû faire dreſſer un cheveu d'Abacuc, c'étoit Dieu même qui faiſoit tout cela, à la préſence & à la priére d'un Ange. Mais il y a encore ici une petite raiſon oculte, que je vous dirai bien, ſi vous voulez. Ne voyez-vous point que de cette propoſition ſi raiſonnable, qu'un Eſprit ne peut que penſer & connoître, & qu'il eſt contre ſa nature de produire aucun mouvement local, il s'enſuit aſſez naturellement que plus un Eſprit eſt pur, plus il eſt éloigné de la matiére, & moins il eſt propre à la mouvoir : ainſi Dieu étant le plus pur de tous les Eſprits, il eſt évident qu'il penſe plus

ſimplement que tous les autres, & qu'il peut moins que tous les autres agir ſur la matiére ; par où vous voyez en combien de façons un Chrétien imbu de nôtre Philoſophie, eſt obligé de captiver ſon entendement à l'obéïſſance de la Foi, ſeulement pour cette vérité que Dieu a créé & gouverné le Monde. Je vous avois prié, Monſieur, dis-je, de ne toucher plus à cela, & de ſuppoſer toûjours un Dieu & ſa Providence. Eh bien, me dit-il, j'aurai deſormais cette complaiſance pour vous, quelque difficile qu'il ſoit de le ſuppoſer toûjours dans nos Principes, la Foi aura aſſez de victoires à remporter ailleurs. On n'eſt pas Chrétien parce-qu'on croit un Dieu, & une Philoſophie qui en prouveroit l'exiſtence ne diminuëroit pas extrémement la gloire de la Foi Chrétienne. Mais une Philoſophie qui prouveroit la poſſibilité de l'Incarnation : ah ! ce ſeroit celle-là qui ſeroit pernicieuſe au Chriſtianiſme & à la Morale, parce-qu'elle diminuëroit le mérite de la Foi dans un myſtére qui eſt le fondement de la Religion.

Dieu vous auroit-il encore inſpiré m'écriai-je, de ruiner l'Incarnation par vôtr

vôtre Philoſophie ? Aſſurément repartit-il ; Dieu m'a fait cette grace, que nos Principes poſez, ma raiſon me démontre l'impoſſibilité de l'Incarnation, & voici ſur quoi je me fonde : ſuivant ce que nous avons dit l'ame n'eſt pas unie au corps, de telle ſorte qu'elle puiſſe être la cauſe des actions & des mouvemens du corps. Suppoſé que Dieu en ſoit l'unique Auteur, tout ce qu'on peut dire pour expliquer l'union de l'ame au corps, c'eſt que Dieu a établi un certain raport entre le corps & l'ame, & qu'il a fait un pacte que toutes les fois qu'il arriveroit un tel mouvement au corps, il produiroit une telle penſée dans l'ame ; & que toutes les fois que l'ame penſeroit de telle maniére, il ſe produiroit dans le corps un tel mouvement. Ainſi quand Dieu agite l'air, après avoir allumé la poudre dans un piſtolet, & qu'à l'occaſion de cet air agité il émeut certains petits nerfs qui viennent répondre à la glande pineale, il execute le pacte qu'il a fait de produire dans nôtre ame cette penſée qui s'appelle ouïe, ou ſentiment du ſon ; ainſi quand nôtre ame penſe que le corps marche, ſuivant cette maniére de penſer que nous appellons vo-

lonté,

lonté, à l'occaſion de cette penſée Dieu ébranle la machine du corps, & fait mouvoir les reſſorts & les nerfs qui ſervent à marcher, & voilà comme ſe doit entendre l'union de l'ame avec le corps.

Voilà qui eſt fort Philoſophique, interrompis-je, c'eſt-à-dire, fort contraire à la Religion, & fort injurieux à Dieu. Extrémement, reprit-il, extrémement. Dieu merci, je vous aime bien, de ce que vous pénétrez d'abord les choſes; car vous voyez, ſans doute, que Dieu eſt l'Auteur & la cauſe unique & immédiate de tous les mouvemens ſales & deshonnêtes qui préviennent la raiſon & la volonté, & qui affligent l'ame du juſte. Dieu, tout pur qu'il eſt, ſelon ces Principes, eſt l'unique Miniſtre, & l'Executeur unique des plus infames, & des plus abominables deſirs: en un mot, la ſeule cauſe phyſique & véritable des plus noires actions des hommes.

Je vois bien qu'il s'enſuit de-là, répondis-je, que l'union du corps & de l'ame n'eſt qu'une union morale, & que l'ame n'eſt qu'une cauſe morale des actions du corps: car un Bachelier me diſoit l'autre jour, que les Théologiens qui ſont d'avis

que

que les Sacremens ne ſont que les cauſes morales de la Grace, expliquent cette affaire de cette ſorte. Ils diſent que Dieu a réſolu de produire la Grace dans nôtre ame, toutes les fois que le Miniſtre du Sacrement fera tels & tels ſignes extérieurs, avec les conditions requiſes, & alors ces ſignes ſont cenſés être les cauſes morales de la Grace. Ainſi quand un Fantaſſin s'enfuit de la tranchée, épouvanté par le bruit du canon, la glande pineale fait ſigne à Dieu de produire dans l'ame de ce Fantaſſin cette penſée qui s'appelle peur, & cette penſée fait ſigne à Dieu de mouvoir les nerfs, les muſcles & les tendons du Fantaſſin d'une certaine maniére, & de le faire fuïr à toutes jambes.

Fort bien, me dit Jean le Brun, & par là il s'enſuit clairement que l'ame n'eſt que la cauſe morale des actions du corps. Je ſuis fâché qu'un certain grand Partiſan de Deſcartes n'eût plus de raiſon qu'il n'en avoit dans une certaine diſtinction qu'il m'apporta là-deſſus, car on tireroit de ſa diſtinction une fort bonne démonſtration contre une certaine vérité de la Religion. Il diſoit qu'une cauſe devoit être appellée cauſe phyſique, lors-que

Dieu

Dieu à un certain ſigne, produiſoit toûjours un certain mouvement dans le cours ordinaire de la nature ; mais que, lors-qu'un mouvement eſt produit par une inſtitution ſinguliére & extraordinaire, le ſigne, à l'occaſion duquel ce mouvement eſt produit, doit être appellé cauſe morale. Plût à Dieu que cela fût vrai, il ſeroit d'un bien plus grand mérite qu'il n'eſt, de croire que l'ame raiſonnable eſt ſpirituelle ; car Dieu s'étant obligé, dans le cours ordinaire de la Nature, de produire toûjours l'ame raiſonnable toutes les fois que l'embrion ſera formé, & que la matiére ſera dans telle & telle diſpoſition, il eſt clair que la matiére ainſi diſpoſée ſeroit la cauſe phyſique de l'ame raiſonnable, & qu'un Eſprit ne pouvant être l'effet d'un corps, il faudra chercher ailleurs que dans la ſpiritualité, l'eſſence de l'ame & la raiſon de ſon immortalité.

Mais en quoi faites-vous conſiſter, lui dis-je, la différence de la cauſe phyſique & de la cauſe morale ? Je n'en ſai point d'autre, reprit-il, & je n'en cherche point, parce-que je ſouhaite qu'il ne s'en puiſſe trouver que celle-ci. La Foi n'en ſeroit pas mieux ; car outre les difficultés

susdites ; elle en auroit encore assez d'autres à surmonter. Par exemple, ma raison pourroit me dire quand il lui plairoit, que mon ame est physiquement unie avec le Saint-Esprit ; car ne m'est-il pas libre d'expliquer la Grace par une union toute pareille à celle dont nous parlions tout-à-l'heure, & de bons Théologiens ne l'ont-ils pas expliqué ainsi ? Monsieur, interrompis-je, ne vous embarquez pas dans les mystéres de la Grace & pour cause ; mais souvenez-vous qu'il y a assez longtems que vous étes en digression : vous m'aviez, ce me semble, proposé de parler de l'Incarnation. Ah! il est vrai, reprit-il, mais je n'en suis pas si éloigné que vous pensez. Cette façon dont nous avons expliqué l'union de l'ame raisonnable avec le corps nous y mene naturellement. Vous vous souvenez bien que les Peres & toute l'Eglise, après Saint Athanase, ou tel autre que ce soit, qui est l'Auteur du Symbole qui porte son nom, expliquent l'union du Verbe avec nôtre nature, comme l'union de l'ame avec le corps. *Sicut anima rationalis & caro unus est homo ita Deus & homo unus est Christus.* Cette union de l'ame au corps n'étant véritable, qu'au-

qu'au ſens que nous avons expliqué, & de plus l'ame & le corps ayant, ſelon nous, chacun ſa ſubſiſtance particuliére, c'eſt-à-dire, ſubſiſtant indépendemment l'un de l'autre, il eſt clair qu'il n'y aura entre le Verbe & l'Humanité du Seigneur, qu'une union morale & nullement hypoſtatique; que l'union ne ſe fera point dans le ſupôt, comme parlent les Théologiens, & qu'il en faudra revenir néceſſairement à l'Héréſie de Neſtorius, qui ne veut pas admettre cette union, & cependant admettoit entre le Verbe & l'Humanité, une union toute pareille à celle que Monſieur Deſcartes & moi admettons entre l'ame & le corps. Il eſt vrai, lui dis-je, & cela ne vaut pas la peine que vous vous expliquiez plus au long: j'entens aſſez qu'on ne peut être Cartéſien, ſans être manifeſtement Neſtorien. Cela s'entend, repartit-il, ſi l'on ne prend pas ſoin de faire là-deſſus de bons actes de foi, contre les démonſtrations que la raiſon oppoſe; car ſans cela on ſeroit auſſi Socinien: je n'ai point trouvé de Socinien dans mes voyages qui ne m'ait accordé de tout ſon cœur cette union morale de la Divinité avec l'Humanité de Jeſus-Chriſt:
mais

mais ils m'ont tous ſoûtenu que l'union hypoſtatique & l'unité de la perſonne eſt impoſſible ; & ils ſe ſoûtenoient par les mêmes raiſons par leſquelles je leur prouvois que l'ame & le corps ne pouvoient être unis de telle ſorte qu'ils n'ayent que la même ſubſiſtance, parce que la subſiſtance n'étant, ſelon nous, qu'un mode de l'être, la ſubſiſtance de la matiére ne peut être une maniére d'être de l'eſprit, ni la ſubſiſtance de l'eſprit une maniére d'être de la matiére. Il y a autant de contradiction à faire ſubſiſter la matiére par l'eſprit, qu'à faire ſubſiſter l'eſprit par la matiére ; & il y a autant de contradiction à unir véritablement & phyſiquement l'ame avec le corps, qu'à faire que l'eſprit ſoit long & large, & que la matiére penſe. N'admirez-vous pas, mon enfant, juſqu'où nous a conduits inſenſiblement ce Principe, que la longueur, la largeur, & la profondeur ſont l'eſſence de la matiére ; & n'eſpérez-vous pas, qu'avec l'aide de Dieu, cette Philoſophie fournira de grandes matiéres de triomphe à la Foi de tous ceux à qui nous pourrons l'inſinuër ? N'eſt-elle pas contraire à d'autres myſtéres, lui dis-je ? Je n'ai point encore

trouvé, me dit-il, d'homme plus insatiable & plus infatigable que vous : je crois que vous écouteriez philosopher jusques au Jour du Jugement, sans songer à vous rafraîchir & à prendre aucune réfection. Vous ne savez pas, sans doute, que je me couche réguliérement à huit heures & demie en cette saison, & qu'il ne nous reste pas trop de tems pour souper, pour nous recréer ensuite, & puis pour me retirer chez moi, faire ma priére & mon examen. Hé bien, lui dis-je, je vais donner ordre à vous faire servir; car pour moi je ne fais qu'un repas; je prendrai ce tems pour aller écrire, durant que vous mangerez.

CINQUIE'ME ENTRETIEN.

BOn soir, Monsieur Jean le Brun, dis-je, en rentrant dans ma chambre, après avoir écrit, avez-vous bien soupé & sans distraction ? Fort bien, par la grace de Dieu, me répondit-il, j'ai médité durant tout le repas sur l'extravagance de certains Hérétiques, que j'ai vûs en Allemagne, appellés Ubiquitaires, qui croyent

com-

communier toutes les fois qu'ils mangent, parce qu'ils s'imaginent que le Corps de Jesus-Christ est par-tout. Ne faut-il pas être insensé pour dire cela? Car si l'étenduë & l'impénétrabilité sont de l'essence de la matiére, n'est-il pas aussi impossible qu'un corps soit reçû dans un autre corps d'égale ou de moindre étenduë, qu'il est impossible qu'un corps cubique de neuf piés soit renfermé dans l'espace d'un corps cubique de trois piés? Ce qu'il y a de plus ridicule dans ces Ubiquitaires, c'est qu'ils croyent que leur opinion est probable en bonne Physique, & qu'il n'implique point du tout qu'un corps puisse être en deux endroits, ou que son étenduë puisse être augmentée, ou rétressie. Si ces gens-là, répondis-je, n'étoient Hérétiques qu'en ces deux points, ils ne seroient point retranchés de nôtre Communion; car un Maître-ès-Arts me contoit l'autre jour que ces deux opinions sont problêmatiques dans les Ecoles Catholiques, où il me disoit, qu'on considére dans la quantité trois effets différens: le premier, est de distinguer les parties entr'elles & à leur égard: le second, de les distinguer & les situer les unes hors des autres par raport

au lieu : & le troisiéme, d'exclurre tout autre corps de ce même lieu. Le premier de ces effets est de l'essence de la quantité & toûjours nécessaire ; les deux autres ne le sont pas : de sorte que les Ubiquitaires ne sont pas ridicules du côté de la Physique, en ce qu'ils assurent une chose impossible ; mais ils le sont du côté de la Théologie, de la Tradition, & de l'Ecriture qu'ils combattent.

Mon Dieu, mon enfant, reprit Jean le Brun, d'un ton de compassion, vous étes tombé dans le sens réprouvé, depuis que vous étes passé dans ce cabinet, & voulez-vous encore vous égarer dans les imaginations d'Aristote? Ah! Monsieur, repartis-je, je n'ai pas crû que ce fût-là l'opinion d'Aristote : le Maître-ès-Arts me disoit au contraire, qu'Aristote étoit assez conforme à ce que vous m'avez dit, de l'impénétrabilité & de l'étenduë essentielle à la matiére. Il m'alléguoit Saint Thomas pour ces trois effets de la quantité. Il disoit que ce Saint, qu'il loüoit infiniment, a ratifié la Philosophie d'Aristote, & l'a accommodée à la Foi, quoique par une modestie Angélique il dissimule souvent les chûtes de ce Philosophe, pour

pour se dérober la loüange qu'il mérite de l'avoir redressé ; & qu'il se contente d'en expliquer modestement les obscurités & les erreurs, en leur donnant un tour & un sens conforme aux vérités de la Foi, en quoi il mérite, sans doute, plus de loüange que tous les Fondateurs de Sectes, & tous les Inventeurs d'Opinions nouvelles. Ce Maître-ès-Arts me gagna le cœur en faveur de Saint Thomas : c'est pourquoi, Monsieur, si vous ne voulez point vous broüiller avec moi, je vous prie ne traitez point d'imagination les pensées du plus solide & du plus sage de tous les Docteurs ; car pour Saint Thomas je me broüillerois avec vous, avec vôtre trisayeul *Jordanus*, avec Descartes, & avec une certaine Cabale de Philosophes hypocrites, qui sous ombre de tourner Aristote en ridicule, confondent dans leur raillerie insolente, & mêlent dans leurs brocards sacriléges, la Doctrine de ce grand Homme, seulement peut être, parce-qu'il étoit grand ennemi de tout ce qui s'appelle invention & nouveauté en matiére de Théologie, & dans les questions de Philosophie qui ont quelque raport aux vérités de la Religion. Contentez

tez-vous, Monſieur Jean le Brun, que je vous abandonne Ariſtote dans tous les points où il ne s'accorde pas avec Saint Thomas. Comme nous ne liſons guéres les Ouvrages de ce Docteur, reprit-il, parce-qu'il raiſonne trop, & qu'il prend même à tâche de prouver tous les points de la Religion, & de faire voir que la Phyſique ne leur eſt pas contraire : & comme je me garderai bien de m'appliquer à le lire, de peur de diminuer le mérite de ma foi, je ne puis pas juger ſi l'eſtime que vous avez pour ce Saint, & les plaintes que vous faites, ont beaucoup de fondement ; ainſi je ne me broüillerai point avec vous pour cela, & nous pouvons continuer à dire, ſauf le reſpect de Saint Thomas, qu'il y avoit une maniére plus facile d'expliquer la Nature, que de s'aller embarraſſer & ſoûtenir avec Ariſtote qu'il y a des accidens. N'étoit-il pas plus court & plus aiſé de dire qu'il n'y a que des ſubſtances. Mais comme chaque Serviteur de Dieu a ſa vocation particuliére, qui compoſe ſon caractére, & qui eſt propre au tems dans lequel Dieu le fait briller dans l'Egliſe, le caractére de Saint Thomas étoit de recti-

fier

fier les mœurs de ſon ſiécle, en rendant les vérités de la Foi vrai-ſemblables, & mon caractére & celui des Conducteurs de ma vocation, eſt de faire voir clairement que les vérités de la Foi ſont contraires à la raiſon, & de réformer les mœurs des Chrétiens, en réformant leur maniére de croire: car vous devez ſavoir, mon fils, qu'il y a trois ſortes de Foi. La premiére eſt de croire aveuglément, ſans examiner ſi ce qu'on croit eſt raiſonnable, puis-qu'on nous le propoſe à croire. La deuxiéme eſt quand on croit, ou en connoiſſant, ou en cherchant la raiſon de ce qu'on croit. Et la troiſiéme enfin, eſt de croire en connoiſſant clairement que ce qu'on croit eſt contre la raiſon. Or de ces trois ſortes de Foi vous voyez bien que la troiſiéme eſt la plus glorieuſe & la plus méritoire. Beni ſoit le Pere des Lumiéres, qui a fait les premiers Peres de l'Egliſe les Apôtres de la premiére de ces trois ſortes de Foi, Saint Thomas de la ſeconde, & moi de la troiſiéme. C'eſt pourquoi, lui dis-je en riant, vous euſſiez ſans doute voulu que les Ubiquitaires euſſent pris vôtre principe de l'impénétrabilité & de l'étenduë eſſentielle à la matiére, afin qu'ils viſ-

vissent que ce qu'ils croyent de la matiére, est tout-à fait contraire à la raison; mais ne seriez vous pas bien-aise aussi que les Catholiques Romains suivissent cette Philosophie, afin d'élever leur Foi, en leur démontrant évidemment que tout ce qu'ils croyent de ce mystére est physiquement impossible? Vous l'avez dit, mon fils, me dit-il, en m'embrassant, comme ce qu'on croit de l'Eucharistie est le point essentiel qui divise les Hérétiques de ce tems d'avec l'Eglise Romaine; & comme il sera toûjours un sujet de discorde, quand même les Calvinistes se relâcheroient sur les autres points, il est important d'exalter la Foi des Chrétiens sur ce mystére, d'en augmenter le mérite, la gloire & la pureté, & de distinguer ceux qui ont quelque penchant au Calvinisme, d'avec ceux qui sont inviolables dans leur créance. Ce dessein est loüable, lui dis-je. Et de plus trés-facile, reprit-il; car par la miséricorde de Dieu, ce que je vous ai dit de l'étenduë & de l'impénétrabilité de la matiére, renverse de fond en comble tout le mystére de l'Eucharistie, & le ruïne si évidemment que le plus ingénieux & le plus habile Sophiste du monde

de n'y ſauroit trouver de réponſe. De ſorte que, quand nôtre Philoſophie n'auroit pas la gloire d'avoir fourni à la Foi des matiéres de triomphe dans les autres vérités de la Religion, elle le fait tellement dans ce myſtére, que ce ſeroit uniquement pour cela qu'il faudroit la mettre en vogue, pour hâter la Réformation que nous méditons. Car enfin, il eſt impoſſible que dans nos Principes la Raiſon & la Foi s'accordent jamais dans l'Euchariſtie. Supoſé que l'étenduë ſoit de l'eſſence de la matiére, & qu'il ſoit de l'eſſence d'un corps de trois pieds, d'occuper l'eſpace de trois pieds, n'eſt-il pas vrai qu'il eſt phyſiquement impoſſible que ce corps de trois pieds ſoit dans la plus petite particule d'une Hoſtie? On a beau ſe tourmenter, on ne répondra jamais à cela, non plus qu'à ceci. L'impénétrabilité eſt de l'eſſence de la matiére, donc il eſt impoſſible qu'une partie de la matiére ſoit dans un même lieu que l'autre. Je donne au plus grand Chicaneur de l'Univers de repartir à cela.

Vous étes bien preſomptueux, Monſieur Jean le Brun, lui dis je; & moi je trouve qu'il eſt très facile de vous répondre.

dre. Dieu n'eſt-il pas tout-puiſſant, & l'Ange Gabriël n'a-t-il pas dit que rien n'eſt impoſſible à Dieu ? Ah, mon fils, s'écria-t-il, avec un grand éclat de rire! Voilà une des choſes habiles & politiques que le ſage Monſieur Deſcartes a inſérées ironiquement dans ſes Ouvrages, pour amuſer les ſimples, pour ſe moquer des Moines, & pour éluder les cenſures des Univerſités, & il a prudemment fait d'en uſer ainſi; avec un Paſſage de l'Ecriture on ébloüit bien des gens, & avec un peu de crédit & d'intrigue on gagne du tems: mais entre nous qui ſavons en quel ſens l'Ecriture a parlé, & ce que c'eſt que la toute-puiſſance de Dieu, dequoi vous aviſez-vous de vouloir détruire mes deux démonſtrations, par une réponſe ſi frivole? Eſt-ce que vous étendez ſérieuſement la puiſſance de Dieu ſur les eſſences des choſes? Voyons un peu quelle eſt vôtre créance ſur la puiſſance de Dieu.

Puis-qu'il faut toûjours, lui dis-je, repondre poſitivement, préciſément & ſérieuſement, quand on nous interroge de nôtre Foi, je vous dirai que je croi là-deſſus ce qu'un certain grand Jacobin me diſoit l'autre jour que Saint Thomas en

croit:

croit : il me diſoit que ce Saint explique cela de cette façon. Il dit que Dieu tout-puiſſant peut tout faire ; mais que tout ne peut pas être fait par ce Dieu tout-puiſſant. Qu'eſt-ce que cela, s'écria Jean le Brun, vous raillez-vous de moi, & vôtre Saint Thomas ne raiſonne-t-il pas autrement ? Attendez, lui dis-je, vous ſerez aſſurément content de lui. Il y a des choſes, ſelon ce Saint Docteur, qui ſont eſſentiellement impoſſibles, & il y en a qui ne ſont impoſſibles que par accident. Une choſe eſt eſſentiellement impoſſible, quand elle ne peut pas arriver ſans qu'il implique contradiction, & ſans qu'on puiſſe dire d'elle, ou de quelque autre choſe, cela eſt & cela n'eſt pas tout enſemble. Une choſe eſt impoſſible par accident, lors-qu'à la vérité il n'implique pas de contradiction qu'elle arrive ; mais qu'elle ne peut arriver dans le cours ordinaire de la nature, quoi-qu'elle puiſſe arriver par une diſpoſition extraordinaire de Dieu. La premiére impoſſibilité eſt ordinairement attachée à l'eſſence des choſes, & la ſeconde aux propriétés & aux accidens. Un Ange, par exemple ne peut manger & boire, parce-que la nature de l'eſprit n'eſt

que

que de penſer & vouloir; & il y auroit contradiction de ſuppoſer qu'il mange & boit : on pourroit dire qu'il eſt eſprit, & qu'il ne l'eſt point; qu'il eſt eſprit, puis-qu'il eſt Ange; & qu'il n'eſt point eſprit, puis-qu'il mange & qu'il boit. Mais vous, Monſieur Jean le Brun, vous mangez & bûvez fort bien, par la grace de Dieu; neſt-il pas vrai qu'il eſt impoſſible, dans le cours ordinaire de la nature, que vous vous paſſiez de manger & de boire? Aſſurément, me dit-il. Hé bien, repris-je, cela s'appelle une choſe impoſſible par accident; car il pourroit ſe faire que Dieu, par une diſpoſition extraordinaire, vous pourroit faire vivre ſans manger ni boire, & vous n'en ſeriez pas moins animal raiſonnable. J'entens, me dit-il. Saint Thomas dit donc, pourſuivis-je, que Dieu peut faire toutes les choſes qui ne ſont impoſſibles que par accident, & qui n'impliquent point de contradiction; mais que pour celles qui ſont eſſentiellement impoſſibles, & qui ne peuvent arriver ſans une contradiction manifeſte, Dieu ne ſauroit les faire, non pas par un défaut de puiſſance du côté de Dieu, mais par un défaut de poſſibilité du côté des choſes.

Fort

Fort bien, s'écrie Jean le Brun, Saint Thomas eſt un excellent homme, ne veut-il pas dire que Dieu ne peut changer les eſſences des choſes? Ou du moins, repris-je, que les eſſences des choſes ne peuvent être changées? C'eſt pourquoi, ajoûta-t-il, l'impénétrabilité & l'étenduë étant de l'eſſence de la matiére, il eſt impoſſible que le Corps du Seigneur n'ait toute ſon étenduë dans l'Euchariſtie.

Cela eſt certain dans vos principes, lui dis-je; mais voici une certaine idée, qui peut-être vous embarraſſera. Tout le Corps de Jeſus-Chriſt étoit dans l'embrion, quand Dieu y créa une Ame raiſonnable, & dans ce moment on pouvoit dire que c'étoit-là tout Jeſus Chriſt. Or Dieu qui prévoyoit que Jeſus-Chriſt devoit ſe laiſſer en viande dans l'Euchariſtie, n'a-t-il pas pû faire que cet embrion ſoit auſſi petit, que la plus petite particule de l'Hoſtie? & ne peut-on pas dire que Jeſus-Chriſt ne s'eſt laiſſé que tel qu'il étoit à la création de ſa ſainte Ame? Ha! non, mon fils, s'écria Jean le Brun, outre que ce ſeroit traiter peu ſérieuſement ce Myſtére, ce ſeroit changer entiérement la façon de l'expliquer; & de plus il eſt

auſſi

auſſi impoſſible que Jeſus-Chriſt demeurant dans toute ſa grandeur & ſes dimenſions, ſe ſoit réduit à cette figure qu'il avoit à l'inſtant de la création de ſon Ame, qu'il étoit impoſſible de faire qu'il n'eût pas trente-trois ans quand il eſt mort, & qu'il n'eût pas crû en taille & en grandeur depuis ſa naiſſance; Dieu ne pouvant empêcher que le paſſé ne ſoit paſſé. Il ne reſte donc point de réponſe, repartis-je, que de s'obſtiner à dire, ſans ſavoir pourquoi, que Dieu peut changer l'eſſence des choſes. Et en ce cas-là, reprit Jean le Brun, on ſera de la Secte de l'Hérétique Praxeas, qui étendoit à l'étourdie la puiſſance de Dieu ſur les choſes paſſées, auſſibien que ſur les eſſences. C'étoit grand dommage, car il avoit de l'eſprit & étoit bon Philoſophe. Il ſoûtenoit que la matiére eſt éternelle & indépendante de Dieu : ſi nous euſſions vécu en même tems, nous nous fuſſions bien accordés enſemble; je l'euſſe fait revenir de cette imagination inſenſée, que Dieu peut changer l'eſſence des choſes, & faire que le tems paſſé ne ſoit pas paſſé. Comme il faut prendre les gens par leur foible, je lui euſſe fait voir qu'il donnoit par là grand

avan-

avantage à Valentin ſon Antagoniſte, & pere des Valentiniens, comme Praxeas l'étoit des Praxéens; car, lui euſſé-je dit, ſi Dieu peut changer l'eſſence des choſes, il peut faire que deux & un ſont trente, & non pas trois : de ſorte qu'il n'eſt pas impoſſible que la Divinité ſoit multipliée en trente Æones, comme Valentin ſe le figure, & que de ces trente Æones réſulte encore cet eſſain de Divinités, dont Tertullien raille Valentin d'avoir eu la libéralité d'enrichir les Cieux, par là j'euſſe aſſurément ramené Praxeas à mon avis.

Il ſeroit à ſouhaiter, Monſieur Jean le Brun, dis-je, que vous y ramenaſſiez encore tous ceux, qui ſont profeſſion d'expliquer, ou de ſuivre Deſcartes; car ils diſent tous d'un commun accord, qu'ils ne veulent point mettre de borne à la toute-puiſſance de Dieu, & ſous ombre de reſpect & de ſoûmiſſion, ils acordent cent ſuppoſitions contradictoires.

Ne vous embarraſſez pas de cela, repartit Jean le Brun, & ſouvenez vous des raiſons politiques qu'on peut avoir de parler de la ſorte; pourvû que les vérités de la Foi ſoient bien combattuës par cette Philoſophie, la Morale ira bien, & ne nous met-

mettons pas en peine du reſte. Je loüe Dieu de ce que ſur-tout elle combat le myſtére de l'Euchariſtie par tant d'endroits, qu'il eſt impoſſible que ce myſtére puiſſe jamais s'accorder avec aucun de nos Principes.

Vous ſavez bien, par exemple, que c'eſt la Foi de l'Egliſe que les accidens du pain & du vin demeurent après la conſécration, c'eſt le langage des Peres, des Papes, & des Conciles. Le Concile de Conſtance, le Pape Martin III. & le Concile Romain ſous Jean XXII. le Concile de Trente, celui de Cologne y ſont tous formels. Cependant nôtre Philoſophie démontre qu'il n'y a point d'accidens dans la nature, que tout eſt ſubſtance, parce-que tout eſt matiére, & que le différent arrangement des parties de la matiére fait toutes les machines, toutes les couleurs, tous les ſons, & tout ce que nous ſentons & que nous voyons. Or comprenez, mon fils, combien grande eſt l'atteinte que cette démonſtration qu'il n'y a point d'accidens, donne à la confiance que nous avons que le Saint-Eſprit préſide aux Conciles, dirige les Papes, & conſerve la Tradition; car s'il n'y a

point

point d'accidens dans la nature, pourquoi le Saint-Eſprit a-t-il décidé que les accidens ſubſiſtent ſans ſujet dans l'Euchariſtie? Quoi-qu'on ne puiſſe pas conclurre néceſſairement de l'Infaillibilité de l'Egliſe pour les vérités de Foi, ſon Infaillibilité pour les matiéres de Philoſophie; il n'y a guéres d'apparence que, quand le Saint-Eſprit parleroit de Philoſophie par la bouche d'un Concile, en décidant quelque point de Foi, il voulût, en cenſurant les Hérétiques, s'expoſer inutilement à la cenſure des Philoſophes, & faire une indigne alliance des ténébres d'une ignorance craſſe & infructueuſe avec ſes lumiéres ſalutaires, non plus qu'expliquer la vérité d'un myſtére obſcur par la fauſſeté d'une Philoſophie encore plus obſcure. Lors-que le Saint Eſprit ſe ſerviroit d'une propoſition de Philoſophie pour expliquer un myſtére, ſi cette propoſition n'étoit pas de Foi, elle ſeroit voiſine de la Foi, ſi liée & ſi enchainée avec la Foi, qu'il ſembleroit qu'on ne pût détacher l'une de l'autre. La ruïne du fondement eſt la ruïne de l'édifice; & l'abſence du Saint-Eſprit dans l'examen d'une vérité, eſt une grande conjecture qu'il n'eſt guéres préſent à la déci-

ſion de cette vérité. Auſſi pouvons-nous eſpérer que nôtre Philoſophie rendra très-difficile la créance de l'Euchariſtie, puis-que nous pouvons dire hardiment avec Monſieur Deſcartes, que perſonne juſqu'à nous ne peut avoir expliqué véritablement le myſtére de l'Euchariſtie, puis-que tout le monde a ſupoſé juſqu'ici que les accidens du pain & du vin y demeurent. L'avantage que la Morale & la Foi reçoivent en ceci, c'eſt qu'outre que cette démonſtration contre l'exiſtence des accidens décrédite & rend fort ſuſpecte la vérité de la Tradition de l'Egliſe, & taxe d'ignorance les Papes, les Conciles, les Peres, & tous les Docteurs : il arrive que n'admettant point d'accidens, on ne peut expliquer ce Myſtére par nos Principes, ſans tomber dans de grands inconvéniens, & ſans renouveller pluſieurs Héréſies. Avez-vous oüi parler de l'Héréſie des Stercoraniſtes?

J'ai oüi dire, répondis-je, que le Cardinal du Perron & le Préſident Manquin en parlent, & qu'ils prouvent que ces ſales Viſionnaires croyoient à la vérité la Tranſubſtantiation, mais qu'ils diſoient, que le Corps du Seigneur avoit

le même ſort que les viandes que nous digérons.

Ce n'eſt pas-là tout, répondit Jean le Brun : ils expliquoient leur opinion, en diſant que le Corps de Jeſus-Chriſt avoit dans l'Euchariſtie la forme de pain, & tous les accidens ſenſibles qu'a le pain, ou pour mieux dire, toutes les apparences du pain. C'étoit là le fin de leur opinion, & la raiſon pourquoi ils diſputoient enſuite ſi l'Euchariſtie paſſoit en excrémens, ou s'exhaloit par inſenſible tranſpiration. Quoique Thomas Valdenſis rapporte qu'Heribalde Evêque d'Autun, & Raban Evêque de Mayence fuſſent du parti des excrémens, on voit au ſeptiéme tome du *Spicilegium* qu'Amalarius, qui à mon avis étoit le Chef de ces Hérétiques fantaſques, laiſſe problématique ſi le Corps de Jeſus-Chriſt, quand nous l'avons reçû, retourne inviſiblement au Ciel, ou demeure dans nôtre corps juſqu'à la mort, ou s'exhale par tranſpiration, ou ſort avec les excrémens : de ſorte que ce ſur quoi ces Hérétiques fondoient leur extravagante curioſité, c'eſt que le Corps de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie a la même forme, les mêmes accidens, & la même apparence

que le pain : ce que nous ſommes auſſi obligés de dire néceſſairement dans nôtre Philoſophie. Car ôtant les accidens, comme nous faiſons, il faut dire que les parties extérieures du Cops de Jeſus-Chriſt prennent la même ſituation & le même lieu, & pirouetent de même que les parties extérieures du pain : or les parties de la matiére conſtituant, ſelon nous, les formes eſſentielles des choſes, il s'enſuit néceſſairement que la forme eſſentielle du pain demeure dans l'Euchariſtie : de ſorte qu'outre l'Erreur des Stercoraniſtes, on voit encore ici l'Impanation de Luther; puis-que des parties de matiére diſpoſées, tout comme l'étoient celles du pain un peu auparavant, conſtituent la forme eſſentielle du pain. Au reſte, il arrive ici, malgré qu'on en ait, une choſe bizarre; car le pain eſt tranſſubſtantié au Corps de Jeſus-Chriſt, & le Corps de Jeſus-Chriſt eſt tranſſubſtantié en pain. Vous étes ingénieux, lui dis-je, à tirer de grandes extravagances de vos Principes. Ce n'eſt pas tout, mon enfant, pourſuivit-il, quant aux accidens & aux apparences du pain, que les Stercoraniſtes diſoient être néceſſairement dans le Corps du Seigneur; il eſt

eſt clair que cela doit être ainſi dans nos Principes. Le changement qui arrive dans certaines parties du vin, ſans en détruire la forme eſſentielle, & qui fait qu'il eſt aigre, par exemple, arriveroit de même dans le ſaint Calice, ſi on l'expoſoit long-tems à l'air, & ce ſeroit, ſelon nous, certaines parties du Sang de Jeſus-Chriſt, qui prendroient cette ſituation, & qui piqueroient nôtre langue & nôtre odorat, auſſi véritablement que feroit du vin qui commenceroit à ſe faire aigre; d'où il faut conclurre, avec les Stercoraniſtes, que le Corps de Jeſus Chriſt a les mêmes accidens & la même forme du pain & du vin, & de plus qu'il eſt pain & vin; puis que les parties ſont arrangées de même que les parties du pain & du vin.

Cela eſt convaincant, lui dis-je: un Cartéſien eſt pire qu'un vilain Stercoraniſte. Ou le ſeroit ſans la Foi, pourſuivit Jean le Brun; mais la Foi s'épure par ces contradictions. En voici encore une: L'Egliſe a toûjours dit & crû que les mêmes accidens en nombre, qui étoient auparavant, demeurent après la conſécration; or cela ne peut être, puis que cette blancheur & cette rondeur ne ſont

qui ne s'offrent plus par le différent arrangement des parties du pain, mais par la diverse disposition des parties extérieures du Corps de Jesus-Christ ; de sorte que ce qu'on a dit encore jusqu'ici est faux, que pour une véritable transmutation il faut qu'il reste quelque chose de ce qui étoit auparavant, puis qu'il ne reste ici quoi-que ce soit. Ne trouvez-vous point, mon enfant, que nôtre Philosophie fait d'assez grands ravages?

J'admire, lui dis-je, comme quoi le Seigneur Descartes se jette inconsidérement dans tous les précipices, & donne tête baissée dans toutes les Héréfies. Il est vrai, répondit Jean le Brun, que cela est merveilleux, qu'il ait pû tout à la fois favoriser tant d'Hérétiques ; car il semble encore être de la Secte de ceux qui troublérent l'Eglise du tems de Charles le Chauve. Ils soûtenoient que dans l'Eucharistie il n'y a ni voile, ni figure ; qu'on y voit & qu'on y touche véritablement Jesus-Christ ; & qu'entre ce qu'on y voit & qu'on y croit, il n'y a point de différence : il est impossible que dans nos Principes nous ne souscrivions à cela, que nous ne disions que nous touchons véritа-

ritablement le Corps de Jeſus-Chriſt, & qu'il n'y a point d'autre voile ni d'autre ſigne que lui-même. Au reſte, quant à la Tradition qui dit que dans le Sacrement il y a un ſigne & une choſe ſignifiée, cela ne peut compatir avec nos Principes, ſi ce n'eſt qu'on voulût accorder une choſe ridicule, & avoüer que le ſigne n'eſt pint diſtinct de la choſe ſignifiée, & que le Corps de Jeſus-Chriſt eſt le ſigne de lui même.

Ne pourroit-on point, lui dis-je, éluder une partie de ces choſes que vous opposés à la Foi, & dire que Dieu conſerve dans nos ſens l'impreſſion que le pain & le vin avoit faite avant la conſécration; & qu'ainſi de quelque maniére que le Corps de Jeſus-Chriſt ſoit dans l'Euchariſtie, nous croyons toûjours voir & ſavourer du pain, quoi-qu'il n'y en ait point effectivement? Ce ſeroit-là, mon fils, répondit Jean le Brun, une extravagante réponſe. Premiérement, outre qu'elle n'auroit point de lieu à l'égard de ceux qui n'auroient pas vû le pain avant la conſécration, on attribueroit à Jeſus-Chriſt, ſi je l'oſe dire, un preſtige & un enchantement continuel; ce ſeroit l'accuſer de

faſciner nos yeux, ſans comparaiſon, comme on dit que font les Démons & les Sorciers; & on le rendroit immédiatement Auteur d'une illuſion phantaſtique, très-indigne de la gravité & de la Majeſté de Dieu, & très-injurieuſe à la ſincérité de ſon amour. Je me ſouviens en effet, lui dis-je, que le grand Jacobin, dont je vous parlois tantôt, me diſoit hier que Saint Thomas prend un très-grand ſoin de juſtifier, qu'il n'y a aucune ſorte d'illuſion dans l'Euchariſtie; parce-que les ſens ne peuvent juger que des accidens, & rapporter ſeulement qu'il y a de la blancheur, de la rondeur, & de la ſaveur: Or tous ces accidens ſont effectivement les mêmes qui étoient auparavant; ainſi il ne ſe paſſe nulle illuſion, puis-que la raiſon n'eſt point forcée de conclurre qu'il y a du pain, quoi-que les accidens du pain s'y rencontrent; parce-qu'une Lumiére divine qui les éclaire mieux que ne font les ſens, lui fait voir le Corps de Jeſus-Chriſt ſous ces accidens que les ſens lui montrent.

Quoi-qu'il en ſoit, dit Jean le Brun, il eſt certain que, ſi Dieu ne faiſoit autre choſe, pour conſerver les apparences du

pain

pain & du vin, que de conserver ou de produire cette impression dans nos sens, il ne resteroit dans l'Eucharistie rien de tout ce qui y étoit auparavant ; & si on eût expliqué ainsi ce Mystére du tems de Théodoret, les Eutichiens eussent remporté sur lui tout l'avantage, & il n'eût eu rien à repliquer. Les Eutichiens soûtenoient que par la Résurrection, ou par l'Ascension, la Nature Humaine de Jesus-Christ étoit entiérement absorbée par la Nature Divine ; en sorte qu'il ne reste plus maintenant en Jesus-Christ que la Nature Divine. Théodoret & Gelase soûtenoient pour les Catholiques la vérité des deux Natures en Jesus-Christ, aussi bien maintenant qu'il est à la droite de la Majesté de son Pere, que lors qu'il étoit parmi les hommes. Les uns & les autres se servoient, pour expliquer leur créance, de la comparaison de l'Eucharistie. De même, disoient les Hérétiques, que les simboles sont entiérement changés par la Consécration, & deviennent toute autre chose que ce qu'ils étoient : ainsi la Nature Humaine est entiérement changée par la Résurrection ou par l'Ascension en la Nature Divine. Théodoret & Gélase

prétendoient aussi convaincre les Eutichiens par ce même Mystére. Comme les signes sacrés, disoient-ils, ne sont pas tellement changés, que leur premiére figure & les mêmes accidens ne demeurent: de même la Nature Humaine n'est pas entiérement absorbée en la Nature Divine. Vous voyez, mon Enfant, que, quoiqu'il y ait peut-être à dire dans cette comparaison de l'Evêque de Cir & de ce Pape, elle leur donne pourtant tout l'avantage sur les Eutichiens; mais ce n'est que dans la supposition qu'il demeure véritablement quelque chose des simboles sacrés: car s'il n'en demeuroit rien du tout, comme effectivement dans nôtre Philosophie il n'en peut rien demeurer, les Eutichiens ont gagné, il faut leur quitter la partie; & voilà Dieu merci un nouveau sujet de triomphe pour nôtre Foi.

Mais ne pourroit-on pas dire, repartis-je, dans cette Philosophie, qu'il reste effectivement quelque chose de ce qui étoit auparavant, en ce que Dieu y conserve miraculeusement les apparences du pain, c'est-à-dire, les mêmes modes du pain, sans conserver le pain? Cela implique contradiction, répondit Jean le Brun; car, puis-

puis-qu'il n'y a point d'accidens, les modes ſeroient des ſubſtances qui ne ſeroient point diſtinguées du pain, & par conſéquent qui ne pourroient être, le pain n'étant point. Pourroit-on imaginer une plus grande chimére, que de dire que la maniére d'être d'une choſe peut ſubſiſter ſans que la choſe ſoit, c'eſt-à-dire, qu'un homme peut demeurer aſſis dans un fauteüil, ſans que ſon corps ſoit dans le fauteüil ?

On dit quelquefois des choſes bien foibles, quelque fort qu'on ſoit, lui repliquai-je. J'avois oüi faire cette réponſe à un homme de bon ſens & de bon eſprit, qui a pris à tâche d'xpliquer la Philoſophie de Monſieur Deſcartes. Il eſt impoſſible, reprit Jean le Brun, que ceux qui expliquent cette Philoſophie, s'accordent jamais avec la Foi; & toutes les fois qu'ils l'entreprendront, ils ne peuvent jamais ſe paſſer de dire des choſes très-foibles. Il n'y a point de parti à prendre que de dire que l'eſprit humain n'eſt pas capable de comprendre les liaiſons de certaines vérités de Foi, avec certaines vérités de Philoſophie ; & bien loin de nous plaindre de cette foibleſſe de nôtre eſprit, nous devons en loüer Dieu, puis-que plus les vé-

vérités de la Philoſophie ſont éloignées des vérités de la Foi, plus nous avons de mérite à être fidéles.

Cependant, comme cette grande oppoſition qu'a nôtre Philoſophie à la Foi, pourroit peut-être la rendre odieuſe, il ſera bon de faire remarquer que la Philoſophie qui ſoûtient que les accidens peuvent ſubſiſter ſans ſujet, n'eſt pas la Philoſophie des Peres de l'Egliſe; & pour cela il faut aſſembler avec grand ſoin autant de Paſſages des Peres qu'on en pourra trouver, qui ſembleront dire cela; ſur tout il faudra fort appuyer ſur ce qu'a dit le Cardinal Pierre Dailli, que, s'il ſe trouvoit quelqu'un qui dît que les accidens ne peuvent ſubſiſter ſans ſujet, il ne ſeroit point Hérétique.

Vous voyez, Monſieur, répondis-je, je ne doute point que tous nos Confreres, les Réformateurs de la Morale, ne cherchent avec grand ſoin, & ne fourniſſent des Paſſages des Peres pour combattre la Philoſophie des accidens; mais je voi à ceci de très-grands inconvéniens. Premiérement, s'il eſt vrai que les Peres de l'Egliſe n'ayent point tenu cette Philoſophie des accidens, dira-t-on qu'ils ayent

ayent tenu la vôtre, & que vôtre Triſayeul *Jordanus* ni *Joannes Brunus*, ni Deſcartes, n'ont point la gloire de l'avoir inventé? Il ſeroit ridicule de dire, repartit-il, que les Peres ont ſû cette Philoſophie, perſonne ne le croiroit. Il faut dire que la Foi des Peres étoit une Foi aveugle & ſoûmiſe, qui n'avoit nulle liaiſon & qui ne dépendoit nullement de la Philoſophie particuliére que chacun d'eux pouvoit tenir; qu'ils propoſoient ſimplement les Myſtéres à croire, & qu'ils n'en faiſoient nullement dépendre l'explication des queſtions de la Philoſophie.

Tout ce que vous dites-là, Monſieur, repliquai-je, ne vous ſauve point d'un étrange inconvénient, que je m'étonne que vous & vos Amis n'ayez point ſenti. Ne voyez-vous point quel avantage ce ſera pour les Calviniſtes, & combien leur Erreur ſera confirmée, ſi vous leur apprenez, ou ſi vous allez copier dans les Livres de leurs Miniſtres, les Paſſages des Peres qui ſemblent prouver, que les accidens ne ſauroient ſubſiſter ſans ſujet? Ils inféreront de là, que la maniére dont l'Egliſe Romaine explique l'Euchariſtie, n'eſt pas conforme à la Tradition des Peres;

res ; & puis quand ils verront que vôtre Philosophie prouve si évidemment, par tant de démonstrations, que ce que l'Eglise Romaine croit de ce Mystére est physiquement impossible, ils ne s'y rangeront jamais. Tant pis pour eux, répondit Jean le Brun ; s'ils sont prédestinés, ils croiront contre la raison & contre la démonstration ; & s'ils sont réprouvés, Dieu les hait de toute éternité, & je les hai aussi : *Esaü autem odio habui, iniquos odio habui.*

Il seroit pourtant bon d'aimer nos Freres, & de travailler à leur conversion, lui dis-je ; & il seroit encore à propos de ne point scandaliser les Fidéles, de ne point donner occasion de douter de nôtre Foi, ni lieu de penser que nous sommes Calvinistes dans le cœur. Car enfin quoique nous puissions dire, nous ne dissuaderons jamais le monde que nous ne soyons Calvinistes dans le cœur, tant que nous ferons nos efforts pour donner cours à une Philosophie, par laquelle les Erreurs de Calvin sont physiquement démontrées. Or je vous avouë, Monsieur, que vôtre Secte de Calvin me paroît par tant d'endroits si injurieuse à Jesus-Christ & si peu

Chré-

Chrétienne, que non-ſeulement j'aimerois mieux mourir mille fois que de l'embraſſer; mais j'aimerois mieux mourir & renoncer à la gloire d'être le Coadjuteur de vôtre Apoſtolat, que de donner le moindre ombrage qui favoriſe cette Secte.

Il eſt pourtant impoſſible, répondit-il, pour en parler franchement, que nous ſoyons tout-à-fait exempts de ſoupçon: mais, mon fils, les ſerviteurs de Dieu ſe mettent-ils en peine de l'eſtime des hommes? Oüi, quand il eſt queſtion de la Foi, répondis-je; & je vous déclare, une fois pour toutes, qu'abſolûment je ne veux rien riſquer là-deſſus. Ah! mon fils, reprit-il, il ſera bien difficile de trouver un expédient pour cela. J'en demanderai pourtant un à Dieu cette nuit; car enfin, je veux que vous ſoyez des nôtres, & j'eſpére qu'il m'en révélera quelqu'un durant le ſommeil, qui commence à me preſſer; c'eſt pourquoi je vous donne le bon ſoir, il eſt près de neuf heures, je vous reverrai demain. Allez, Monſieur Jean le Brun, dormez bien, vous en avez beſoin.

SIXIE'-

SIXIE'ME ENTRETIEN.

A Peine étoit il jour, que le vénérable Jean le Brun heurta rudement à ma porte. Les Valets le maudirent; & après lui avoir enfin ouvert, on vint me dire à mon lit, que le Pelerin ſi grand bûveur demandoit à me parler d'une affaire importante. Qu'il entre, dis-je, & qu'on nous laiſſe ſeuls. Monſieur Jean le Brun, lui dis je, en le voyant entrer, vous eſt-il arrivé cette nuit quelque aventure fâcheuſe, & venez-vous ſi matin pour employer mon ſervice? Tant s'en faut, répondit-il; je me ſuis hâté de venir, avant même que d'avoir fait ma Méditation, pour vous dire une nouvelle qui vous réjoüira. Et qu'eſt-ce, lui dis-je? C'eſt que vous étes Prédeſtiné: Moïſe me l'a dit. La nouvelle eſt réjoüiſſante, répondis-je, & d'autant plus que vous la tenez de bonne part: Mais encore quel commerce avez-vous avec Moïſe? Je ne l'avois jamais vû juſqu'à cette nuit, répondit-il; je me couchai hier au ſoir en grand ſouci, ſur la difficulté que vous me faiſiez: je m'endor-

dormis pourtant ; & ſur l'aurore, à l'heure que Dieu a accoûtumé d'envoyer les Viſions Céleſtes, Moïſe m'eſt apparu, & après m'avoir remercié de la part de Dieu, des longs travaux que j'ai ſoufferts, pour la réformation de la Morale, il m'a dit que Dieu vous a prédeſtiné à être le Bâton de ma Vieilleſſe, le Coadjuteur de mes Deſſeins, & l'Héritier de mon Zéle. En diſant cela, Moïſe qui tenoit en ſa main ſon Pentateuque, l'a ouvert, & a proféré ces paroles : Dy de ma part au Coadjuteur de tes travaux, & au Compagnon de tes Couronnes, que la Philoſophie que tu enſeignes, & qui mal à-propos lui paroît ſuſpecte, eſt à la lettre la même que j'avois dans l'eſprit, quand je compoſai la Genéſe ; je n'en eus jamais d'autre. Dieu, pour les péchés du Monde, n'a pas voulu qu'on ait encore découvert cela, mais ſa colére eſt paſſée, & le tems de ſa miſéricorde eſt venu : on entendra deſormais les deux premiers Chapitres de la Genéſe, & on ſaura comment le Monde a été fait. Alors il a lû ; & s'arrêtant à chaque verſet, il y a appliqué ma Philoſophie, ſi clairement & ſi invinciblement, que j'en ai été tout conſolé.

Après avoir lû deux Chapitres, il a fermé le Livre, & le bruit qu'il a fait en le fermant m'a éveillé : je me ſuis levé en ſurſaut, & ſuis couru vous dire cette grande nouvelle.

Moïſe, repartis-je, ne vous a-t-il expliqué que la Genéſe, & ne vous a-t-il rien dit de l'Æneïde de Virgile, & des Métamorphoſes d'Ovide ? Non, repondit-il : pourquoi me faites-vous cette queſtion-là ? Parce-que, lui dis-je, Meſſieurs les Alchimiſtes auront un grand avantage ſur vous. Un homme rare, qui me vint entretenir l'an paſſé, à peu près comme vous faites, avoit eu Révélation auſſi, que ſon Syſtême & tous les Myſtéres de la benite Pierre Philoſophale, étoient contenus clairement dans la Genéſe, dans le Livre de Job, dans la Sageſſe, dans les Proverbes, dans l'Apocalypſe, & de plus dans l'Æneïde de Virgile, & dans les Métamorphoſes d'Ovide ; & que tous ces Livres n'ont jamais été compoſés que pour l'expliquer. Ce qu'il y a de plaiſant en ceci, eſt que cet Homme m'expliqua tous ces Livres à la lettre, d'une maniére ſi préciſe, que, quoi-que je riſſe de ſa folie, je ne pouvois m'empêcher de l'admirer. Je vous admirerois auſſi beaucoup, Monſieur

Jean

Jean le Brun, si vous appliquiez la Genése à vôtre Philosophie, aussi nettement que cet Homme, tout insensé qu'il étoit, l'appliquoit à la sienne. Helas! dit-il, ce n'est pas moi qu'il faut admirer, c'est Moïse qui me l'a expliqué. Je vous avouë que jusqu'à ce matin j'avois toûjours trouvé que la Genése étoit absolûment contraire à mes Principes, & je n'en étois point fâché, parce-que cela donnoit d'autant plus d'exercice à ma Foi: car, par mes Principes, le Soleil est la Cause de l'assemblage des parties interieures de la Terre: c'est lui qui forme les croutes dont nous avons parlé; ainsi cette Terre ne peut-être formée que long-temps après le Soleil. De plus, le Soleil est la cause des arbres, des fleurs, des fruits, &c. cependant Moïse dit, que la Terre, l'Eau, le Ciel, les fruits, les fleurs, & les arbres, ont été faits plûtôt que le Soleil. Je m'étois toûjours flâté que ces deux choses étoient d'une contradiction manifeste, & qu'il étoit impossible d'accorder là-dessus la Philosophie & la Foi. De plus, je savois par démonstration physique, que la lumiére n'est qu'une pensée de l'homme; cependant l'Ecritture dit,

que l'homme ne fut créé que le sixiéme jour, & la lumiére le premier, & le Soleil toûjours après la lumiére. De plus, l'Ecriture parlant des animaux de l'air, de la terre & de l'eau, leur donne une ame vivante qui les fait mouvoir. Or par mes Principes nulle bête n'est animée, ce ne sont que de purs automates, & des machines insensibles: Tout cela me paroît très-propre à exercer la Foi. Loüé soit Dieu, qui ne veut pas que j'aye tant de mérite, & qui m'a fait entendre aujourd'hui que la Philosophie de la Genése est la même que la mienne: & voici comment. Je vous ai fait entendre, ou j'ai dû le faire, qu'entre toutes les différences que les figures peuvent mettre parmi les petits corpuscules, qui sont les parties de la matiére, un grand nombre sont ronds comme de petites boules, d'autres assez subtils pour remplir les espaces qui sont entre ces boules, & d'autres d'une figure irréguliére & embarrassante; de tout cela confondu ensemble, il a dû se former de grandes masses, pareilles à la masse de la Terre: au dessus de ces masses il a dû rester quantité de particules longues comme des aiguilles & fort pliables, & quantité d'autres

tres ſemblables à celles qui compoſent l'air ; tout cela doit avoir été néceſſairement entouré d'un nombre infini de petites boules, & d'un autre nombre infini plus ſubtil, pour remplir les intervalles des boules. Voilà fort clairement & fort intelligiblement la choſe, tout comme Moïſe la raconte dans la Genéſe.

Hé! Monſieur, m'écriai je, voilà une Bible ſur cette table, montrez-moi cela, s'il vous plaît. Le voici, me dit-il, en l'ouvrant : *Au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre : or la Terre étoit inutile & aride, & les ténébres étoient ſur la face de l'abime, & l'Eſprit de Dieu étoit porté ſur les eaux.* Voilà l'affaire : Peut-on parler plus clairement & avec un plus grand détail ? Cela eſt fort clair, me récriai-je, & j'admire que Saint Auguſtin, qui avoit tant d'eſprit, & que Platon, qui étoit ſi ſpéculatif, & qui avoit lû les Livres de Moïſe, ne ſe ſoient pas apperçûs de ce Syſtême, qui eſt expliqué là ſi clairement : tant il eſt vrai que cet Eſprit, qui étoit porté ſur les eaux, ſoufle où il veut. Vous parlez là ſelon le ſens moral, me dit-il ; car vous voyez bien qu'il eſt évident que ſelon le ſens litéral, cet Eſprit qui étoit

porté ſur les eaux étoit la matiére ſubtile qui étoit agitée au deſſus des corpuſcules en aiguilles. Voilà qui eſt fort philoſophique, fort naturel, & fort Catholique, repris je : je vous prie d'appliquer ainſi à vôtre Syſtême toutes les paroles du Paſſage que vous venez de citer. Comment, me dit-il, eſt-ce que vous ne trouvez pas ce Paſſage bien formel & bien clair ? Pardonnez-moi, repliquai-je ; mais je voudrois voir ſi je l'entens tout-à-fait comme vous. C'eſt ſans doute, dit-il, puis-que vous étes prédeſtiné à réformer la Morale avec moi : ce n'eſt pas la peine que je perde le temps à vous expliquer tout cela plus au long. Remarquez cependant que nôtre Philoſophie a le privilege elle ſeule de pouvoir expliquer cette grande difficulté, qui depuis tant de ſiécles a mis tous les eſprits à la torture, comment il faut entendre ce qu'a dit Moïſe, que la lumiére a été créée avant le Soleil : car pour cela il ne faut que ſuppoſer que Dieu créa d'abord tout à la fois le Ciel, la Terre & les Eaux, & que des Corps aſſez ſubtils, pour être appellés Eſprits du Seigneur, étoient portés çà & là ; & qu'enſuite tout l'ouvrage des ſix jours
n'

n'a été que pour régler tout le mouvement des corps déja créés; de ſorte que le premier jour, qui commence par la formation de la lumiére, veut dire manifeſtement que s'étant formés différens tourbillons des petites boules dont nous avons parlé, & que ces petites boules tournant autour d'un même centre, la matiére ſubtile qui rempliſſoit les intervalles de ces boules s'aſſembla néceſſairement vers le centre ; de là elle pouſſa les globules qui l'environnoient : ces globules pouſſés firent la lumiére en tous les endroits où il ſe trouva un ſuffiſant amas de matiére ſubtile, ſemblable à celui qui remplit les intervalles des petites boules ; mais comme il ne pouvoit pas encore s'être aſſemblé une grande quantité de matiére ſubtile dans le centre, ſon effet ſur les petites boules ne pouvoit pas s'étendre fort loin, & les petites boules ne pouvoient pas produire fort loin leur lumiére; c'eſt pourquoi elles y laiſſoient les ténébres, & c'eſt préciſément & litéralement ce qui eſt écrit, que *Dieu diviſa la lumiére des ténébres* : c'eſt-à-dire, que les petites boules furent en certain endroit agitées, & en un certain ſens, qui agitoit certaine

matiére ſubtile, en un certain autre endroit, dans lequel s'il y eût eu un homme, cet homme eût formé cette penſée qui s'appelle lumiére, & eût dit, *il eſt jour*: & s'il eût été en un autre endroit où la matiére ſubtile n'eût pas été ainſi agitée, il auroit dit, *il eſt nuit*: & voilà ce qui eſt écrit, *Dieu diviſa la lumiére des ténébres.* Que dites-vous de cela? Cette explication eſt ſolide & nouvelle, répondis-je. Le ſecond jour eſt-il auſſi ſavamment & auſſi curieuſement expliqué? Tout de même, reprit-il: il eſt ſi vous voulez encore mieux. Voici comme il y a dans l'Ecriture: Dieu dit, que le Firmament ſoit fait au milieu des eaux, & qu'il diviſe les eaux des eaux; & il diviſa les eaux qui étoient ſous le Firmament, d'avec celles qui étoient ſur le Firmament, & il appella le Firmament Ciel.

Le Firmament, mon fils, comme Moïſe m'a dit ce matin, n'eſt autre choſe que le parfait arrangement de cette infinité de tourbillons qui rempliſſent néceſſairement l'eſpace immenſe que la matiére occupe. Tous ces tourbillons étant parfaitement arrangés, les maſſes qui ſe trouvérent en ce tourbillon où nous ſommes, furent ſé-

pa-

parées par la matiére ſubtile du tourbillon, laquelle s'écoula entr'elles, & qui les diviſa, & les tint éloignées du centre, ſelon qu'elles ſe trouvérent plus ou moins peſantes, ou ſolides. Cette matiére du tourbillon n'eſt autre choſe que la matiére du Firmament. Ces grandes maſſes compoſées de particules embarraſſantes & couvertes d'aiguilles longues, pliables & déliées ne ſont autre choſe que des terres couvertes d'eaux. Donc il eſt vrai de dire, que le Firmament a diviſé les eaux des eaux, puis-qu'il a diviſé ou ces Terres, ou ces Planétes, car c'eſt cela même. Vous entendez maintenant ce que c'eſt que les cataractes qui s'ouvrirent au tems du Déluge: c'étoit quelqu'une de ces Maſſes, de ces Terres, ou de ces Planétes, dont la Mer ſe verſa ſur nôtre Terre.

Le ſecond jour que vous venez d'expliquer, lui dis-je, peut faire comprendre qu'il y a des hommes auſſi dans les autres Terres, Maſſes, ou Planétes Croyez en ce que vous voudrez, reprit-il, il n'eſt pas maintenant queſtion de cela. Dieu au troiſiéme jour aſſembla les eaux qui couvroient tout le rond de la Terre, afin qu'une partie de la Terre demeurant à

découvert, pût produire des plantes & des arbres. C'eſt donc en ce jour, Monſieur, lui dis-je, que ſe fit le fracas épouvantable, dont vous me parliez hier après dîner, dans l'Hiſtoire des Aventures de la Terre. Juſtement, repartit-il; car ſi la Terre eût demeuré ronde, les eaux n'euſſent pû s'aſſembler en un lieu, & euſſent toûjours couvert néceſſairement toute la ſuperficie. Il faut donc dire que la croute ſupérieure s'étant entr'ouverte en ce jour, il s'en entaſſa irréguliérement de grands monceaux les uns ſur les autres, ce qui fit les montagnes & les colines : voilà le troiſiéme jour. Pour le quatriéme, Dieu créa les deux grands Luminaires, c'eſt-à-dire, qu'il s'écoula tant de matiére ſubtile vers le centre de ce tourbillon où nous ſommes, par l'effort que firent les petites boules de s'éloigner de ce centre, qu'elle fut capable de pouſſer leſdites petites boules juſqu'à la circonférence du tourbillon, ce qui forme les rayons qui nous font voir ſi brillante cette matiére ſubtile, ou ces limailles, ou ces raclures qui ſont aſſemblées au centre de ce tourbillon, que nous appellons Soleil. Il ne faut dire maintenant, ſi ce n'eſt que cette

ma-

matiére ſubtile aſſemblée dans le centre, a aſſez de force pour pouſſer les petites boules des tourbillons voiſins, pour y faire ſentir ſon action, & l'on comprendra facilement ce que c'eſt que la lumiére de la Lune & des Etoiles ; c'eſt pourquoi ſans m'y amuſer, je paſſe au cinquiéme & ſixiéme jour, qui ſont de très-grande conſéquence dans nôtre Philoſophie. Il eſt écrit, que Dieu dit en ces jours : *Que les eaux produiſent tout reptile ayant ame vivante,* & tout volatile ; & que la Terre produiſe ame vivante ſelon ſon genre, reptiles & bêtes. J'avois crû juſqu'ici que nôtre opinion ſus les automates ou machines apparemment vivantes, que nous apellons animaux, étoit contraire à l'Ecriture; mais Moïſe m'a fait remarquer ce matin, que ſa Geneſe nous inſinuë aſſez que les bêtes n'ont point d'ame : car quoi-qu'il y ait dans la Vulgate, *Que la terre produiſe ame vivante*, la vérité Hébraïque porte, Que la Terre produiſe un individu. Or un individu ne ſignifie autre choſe, qu'une certaine machine diſpoſée & organiſée de telle façon, que, ſi elle étoit rompuë, elle n'auroit plus le même mouvement, & ne ſeroit plus la même. Et pour montrer

que

que cela eſt ainſi, cette machine, que la Vulgate apelle ame vivante, eſt produite par la terre & par l'eau; puis-qu'il eſt dit, *Que la Terre produiſe ame vivante.* Or tout ce qu'un corps produit ne peut être qu'un corps : donc cette ame vivante, ou cet individu n'eſt qu'un corps. De ſorte que ce qui fait vivre & mouvoir les bêtes, n'eſt qu'une certaine diſpoſition des parties de la matiére; comme ce qui fait aller une horloge, n'eſt qu'une certaine diſpoſition des roües. De ce principe s'enſuit néceſſairement cet autre, que l'homme ſe meut auſſi par les mêmes reſſorts, & par une diſpoſition de la matiére & des organes, toute ſemblable à celle des bêtes. D'où vient que l'Ecriture, après avoir dit que l'individu fut produit par la terre, dit auſſi que l'homme fut formé de boüe. De ſorte qu'il eſt conſtant que ce n'eſt pas une ame qui fait mouvoir les bêtes: & de plus, il eſt certain que ce n'eſt pas une ame qui fait mouvoir les hommes; l'ame ne fait que penſer. Je ſuis bien content de Moïſe, mon fils, de ce qu'il m'a expliqué ce matin ſon Pentateuque, & de ce qu'il m'a deſſillé les yeux: j'y vois maintenant clair comme le jour,

& je ne crois pas qu'il puiſſe y avoir rien à objecter.

J'ai pourtant, répondis je, deux ou trois petits ſcrupules : Donnez-moi cette Bible. Pourquoi Dieu dêfend-il de manger le ſang des bêtes? & pourquoi, ajoûte-t-il, qu'il le défend, parce-que le ſang leur tient lieu d'ame : & plus fortement, parce-que l'ame de toute chair eſt dans le ſang? Dieu repete avec de terribles menaces cette raiſon juſqu'à trois fois en ſix Verſets dans le dix-ſeptiéme du Lévitique. Il ſemble que cela infirme extrémement cette réfléxion, que l'Hébreu dans le premier Chapitre de la Genéſe, au lieu du mot d'*ame vivante* s'eſt ſervi du mot d'*individu* : car outre qu'on lit *ame* & non pas *individu* dans le Lévitique, il paroît de la raiſon que Dieu donne pour la menace effroyable qu'il fait à ceux qui mangeront du ſang, qu'il y a quelque choſe dans ce ſang qui mérite quelque ſorte de reſpect plus que le reſte, & qui eſt plus cher à Dieu, comme partant plus immédiatement de ſa main que le reſte de la machine. En ſorte qu'il ſemble que la terre & l'eau ayent eu la vertu de produire le corps des bêtes, en ſuite du comman-

mandement que Dieu leur en avoit fait: & que Dieu s'étoit comme réservé la gloire de tirer de la puissance de cette matiére une ame qui la fit vivre, se mouvoir, croître & multiplier son espéce. C'est ce que Moïse dit assez formellement au premier Chapitre; voici ses paroles. *Dieu dit aussi que les eaux produisent le reptile de l'ame vivante, & le volatile sur la terre, sous le Firmament du Ciel; & Dieu crea les grandes baleines, & toute l'ame vivante & mobile que les eaux avoient déja produites en leurs espéces.* Si les eaux avoient déja produit les poissons en leurs espéces, quelle nécessité que Dieu les creât ensuite, ou plûtôt comment pouvoit-il les produire? Cela ne montre-t-il pas évidemment qu'il s'étoit formé de l'eau, en vertu du commandement que Dieu avoit fait, des corps de toutes les espéces des poissons qui sont dans la mer; & qu'ensuite Dieu tira de la puissance de cette matiére ainsi disposée des ames de différente espéce, suivant l'éxigence de cette dispôsition, pour informer ces corps, les faire vivre, croître & multiplier en leur espéce? Et cette ame vit veritablement & a une connoissance matérielle & sensitive: selon l'Ecriture.

Le

Le bœuf a connu ſon Maître, & l'âne la créche de ſon Seigneur.

Je ſuis bien aſſuré, mon fils, dit Jean le Brun, que tout ce que vous dites là n'eſt pas raiſonnable, parce-que c'eſt le jargon d'Ariſtote : *Connoiſſance ſenſitive tirée de la puiſſance de la matiére!* Quels vilains termes ſont-ce-là? Cependant il y a quelque choſe dans cette réfléxion que vous faites ſur l'Ecriture, ſur la menace de Dieu, ſur la raiſon qu'il en donne, & ſur cette production des bêtes, après que l'eau & la terre les ont produites : il y a là quelque choſe d'embarraſſant; il faudra méditer un peu là-deſſus. Je vous conjure, Monſieur, repris-je, de le demander à Moïſe la premiere fois que vous le verrez Oüy da, dit-il. Je ſuis cependant fâché que ces difficultés me ſoient ſurvenuës du côté de l'Ecriture; car, graces à Dieu, du côté de la Phyſique il n'y a rien à objecter contre nos automates. En tout cas, il faudra dire à cette contrarieté de l'Ecriture, ce que nous avons dit à toutes les autres contrarietés de la Foi : Le mérite de croire en ſera plus grand, & le triomphe de la Foi plus diverſifié. Tout de bon, lui dis-je, vous

croyez

croyez expliquer tout ce que ſont les animaux, ſans leur attribuer aucune ſorte d'ame, ni de connoiſſance? Vous ne voulez pas qu'ils voyent, qu'ils entendent, qu'ils ayent de la memoire, du plaiſir, de la triſteſſe, de la faim, de la ſoif? &c.

Rien de tout cela, repartit-il; il n'y a qu'à bien comprendre quatre ou cinq choſes ſur leſquelles toute cette doctrine eſt appuyée, & l'on voit clair comme le jour que ce ſont machines pures, ſans ſentiment & ſans connoiſſance. Premiérement, il faut bien ſavoir toutes les loix du mouvement que Monſieur Deſcartes a fort bien expliquées. En ſecond lieu, il faut être parfaitement inſtruit de nôtre maniére de philoſopher ſur la lumiere. Troiſiémement, il faut bien ſavoir que la rétine de l'œil eſt tellement compoſée, que tous les filamens du nerf optique s'y terminent d'une certaine maniére. En quatriéme lieu, pour pouvoir bien expliquer le mouvement des membres, il eſt abſolûment néceſſaire de comprendre qu'il y a des muſcles & de certaines valvules très-commodes pour faire ce mouvement. Cinquiémement, ce qui eſt le plus important, il

il faut pour entendre les opérations & les passions des animaux, savoir bien précisément comment toutes les fibres & tous les nerfs vont aboutir à la glande pineale. Sans tout cela il seroit impossible d'expliquer les machines des bêtes, ni la machine de l'homme; mais avec cela tout se démontre méchaniquement.

Mais toutes ces cinq choses sont-elles bien vrayes, lui dis-je? Il faut bien qu'elles le soient, répondit-il : Monsieur Descartes a fondé là-dessus toute cette Philosophie. Il y a donc quelque apparence, repris-je, qu'il en étoit bien assuré. Eh bien, avec cela nous expliquerez-vous tout ce que font les bêtes? Tout, dit-il. Jusqu'à cette action surprenante, continuai-je, de la guenon d'un Roi de Pologne? Que fit-elle, reprit-il?

Une chose de fort bon sens, poursuivis-je : Elle joüoit tous les jours aux échecs avec le Roi. Aux échecs! s'écria Jean le Brun. Le jeu des échecs est un jeu de raisonnement : il faut même avoir assez d'esprit pour le joüer; il y a mille gens qui n'en sont pas capables. Cette guenon l'étoit pourtant, répondis-je : elle joüoit aux échecs, & y joüoit fort bien. Un

jour après avoir long-tems diſputé une partie; elle fit ſi bien qu'elle donna échec & mat. Le Roi piqué lui donna un grand ſoufflet. Il avoit tort; s'écria Jean le Brun; mais n'eſt-ce point un apologue, & une de ces fables à la mode que vous me contez là? C'eſt une veritable hiſtoire, lui dis-je: Mais attendez un peu, vous n'en ſerez pas quitte à ſi bon marché. Quelques jours aprés le Roi voulut rejoüer avec ſa guenon: elle ſe mit gravement dans ſon fauteüil, & commença fort judicieuſement la partie. Après l'avoir encore fort long-tems diſputée, elle prit de ſa main gauche le bonnet du Roi, que l'application du jeu lui avoit fait mettre ſur la table; elle s'en couvre la tête, & de la main droite pouſſe l'échec & mat, & s'enfuit. Que dites-vous de cette machine, Monſieur Jean le Brun? Elle eſt admirable, répondit-il, tout penſif. Mais cette hiſtoire eſt-elle bien vraye? Elle eſt du moins bien célébre, répondis-je; & je crois que vous auriez bien de la peine à faire comprendre aux Polonois, que cette guenon ne ſe ſouvenoit pas du ſoufflet que le Roi lui avoit donné, & qu'elle donnoit échec & mat, & diſputoit long-tems une par-

partie d'échecs sans aucune sorte de connoissance.

Il faut pourtant bien le dire ainsi, reprit Jean le Brun; car si nous allions accorder que les bêtes pensent, & que la matiére subtile en se mouvant peut former ce sentiment que nous appellons pensée, on nous viendroit inquieter sur l'ame raisonnable, & sur ce que les ames des animaux deviendroient après la mort. C'est pourquoi un grand homme Anglois appellé Morus, a crû que Monsieur Descartes a mieux aimé dire que les bêtes n'ont point d'ame, que d'être obligé de répondre à certains esprits importuns, dont ce siécle abonde, qui mêlent la Religion par tout, & qui mettent la Foi de toutes les disputes : gens oisifs & indignes de philosopher, qui n'eussent pas manqué de demander que devient cette ame des bêtes; pourquoi elle n'est pas immortelle & spirituelle, puis-qu'elle pense; ou pourquoi l'ame de l'homme est immortelle, parce-qu'elle pense. C'est pourquoi nous avons toûjours sagement recours à une certaine réponse generale, qui nous débarasse de toutes ces petites historiettes incommodes qu'on nous fait tous les jours, sur les singes

ſinges qui ont eu des enfans des femmes qu'on avoit expoſées dans des iſles, des élephans amoureux, de la fineſſe des renards, de la prudence des fourmis & des abeilles, & de tout ce qu'il y a de machines qui ſemblent n'être point privées de connoiſſance. C'eſt que Dieu eſt immédiatement le principe de tout mouvement de la matiére : Ainſi c'étoit Dieu qui faiſoit immédiatement mouvoir la main de la guenon du Roi de Pologne, & c'étoit Dieu qui donnoit échec & mat.

Monſieur Jean le Brun, je perds enfin patience ; & tout le reſpect que j'ai pour vos cheveux gris, ne peut m'empêcher de vous dire qu'ils couvrent une des plus creuſes cervelles qui ſoient dans le monde. Le deſſein que vous avez de réformer l'Egliſe, eſt la plus chimérique idée qu'un homme d'auſſi peu de vertu que vous ſe puiſſe mettre dans la tête ; & vôtre déteſtable Philoſophie eſt la plus déteſtable voye & le chemin le plus extravagant & le plus éloigné qu'on puiſſe tenir pour un deſſein comme celui-là. J'appelle déteſtable vòtre phantaſque Philoſophie : Car enfin, peut-on ne pas déteſter une chimére qui combat & qui détruit elle ſeule ce qu'il

qu'il y a de plus ſaint dans la Religion, & qui couvre d'une ſacrilege obſcurité toutes les vérités Chrétiennes? J'excuſe ceux qui l'embraſſent par l'amour naturel de la nouveauté, ſans s'appercevoit du tort qu'elle fait à la Religion, ou ſans être perſuadés que les objections qu'on en peut tirer ſont inſurmontables. Mais vous, qui en connoiſſez la force & le danger, qui l'avoüez, qui le dites, que par je ne ſçai quelle phanatique imagination de vous ériger en Réformateur, vous donniez cours à des nouveautés ſi pernicieuſes, & que vous vous en déclariez le Protecteur. Je vous ſouhaiterois les malediĉtions effroyables que Dieu irrité verſe ſur ceux qui diſent que ce qui eſt mauvais eſt bon, ſi je n'avois quelque compaſſion de certaine teinture de zéle que je vois en vous; ſi toutesfois ce n'eſt point une apparence hipocrite, tant je vous vois de ſotte vanité, de complaiſance pour vous même, d'intempérance, de ſoin de vôtre perſonne, de mépris pour les talens des autres, & ſur tout cela un certain eſprit de ſingularité pire que toutes ces choſes, ennemi du bon ſens, ſource d'Héréſie, & l'averſion des honnêtes gens. Allez, vieux rêveur:

veur : Dieu vous confonde, ou vous convertisse. Un Valet, qui m'entendit lever la voix, entra. Jean le Brun pâlit, rougit, fronça le sourcil & sortit.

DERNIER ENTRETIEN.

JE croyois être délivré de Jean le Brun ; mais le jour d'après une jeune servante vint me rendre un billet de sa part, conçû en ces termes. *Cette Créature de Dieu vous dira, Monsieur, que je suis fort mal, & qu'il m'est arrivé une grande affliction, qui va me mettre au tombeau. Il est important pour la gloire de Dieu, que je vous voye avant que de mourir.* Ce billet me surprit. Je demandai à la Créature de Dieu où son Maître logeoit ; & ayant sçû d'elle que c'étoit près des Petites-Maisons, je lui promis d'y aller dans une heure, & j'y allai en effet. Je trouvai que la Créature de Dieu donnoit un boüillon à Jean le Brun. Venez, mon fils, s'écria-t-il, venez consoler un homme qui vous estime assez pour vous pardonner le petit emportement qu'un peu trop de zéle vous fit avoir hier : venez moi consoler de la plus épou-

épouvantable diſgrace qui pouvoit arriver à un homme de mon âge, de mon ſavoir & de mon zéle. Hélas! tous mes travaux ſont vains ; j'ai perdu mon tems & mes ſoins, je ne réformerai point la Morale. La Philoſophie de *Jordanus Brunus* & de Monſieur Deſcartes ne ſauroit avoir cours parmi les gens raiſonnables ; nul homme ſage n'en voudra oüir parler. O Dieu! par quel de mes péchés ai-je mérité cette grande affliction ? faut-il qu'une ſi belle Philoſophie ſoit ruinée ſans reſſource, & que tous mes deſſeins de réformation ſoient avortés de ce côté-là?

C'eſt grand dommage, Monſieur, lui dis-je ; & ce ſeroit encore plus grand dommage que vons augmentaſſiez vôtre fiévre, en parlant avec l'agitation que vous faites. Je n'ai pas la fiévre, me répondit il, mon mal eſt une épouvantable tribulation d'eſprit, que les Caſtillans appellent *paſſion d'animo* ; je ſerai trouſſé dans vingt-quatre heures, car on ne le porte pas plus loin avec ce mal-là. Mais, interrompis-je, nous trouverons peut-être le moyen de vous conſoler. Il eſt impoſſible, reprit-il ; car voici le ſujet de mon affliction.

Il arriva hier que l'emportement inopiné qui vous saisit, me mit en si grande colére, que je fus obligé de me mettre au lit. La Créature de Dieu que voilà fut d'avis que je me fisse tirer du sang : je la crûs : elle fit venir un Chirurgien de sa connoissance. O Dieu ! avez-vous voulu humilier *Joannes Brunus* jusqu'au point de le faire confondre par un Chirurgien ? Est-ce que vous entrâtes en dispute avec lui, interrompis-je ? Non, dit-il : Voici comme la chose s'est passée. Il me demanda d'abord quel étoit mon mal, pour juger si je devois estre saigné, & quelle quantité de sang il faudroit me tirer. Je lui dis franchement que tout mon mal étoit une grande colére que j'avois contre vous, sur ce qu'au lieu de convenir des raisons que je vous avois dites pour vous convaincre que les bêtes n'ont point d'ame, vous m'aviez traité de rêveur, & de je ne sçai quelles autres qualités, sans avoir égard à la révélation expresse que j'en avois de Moïse,

Comment, Monsieur, s'écria le Chirurgien, les bêtes n'ont point d'ame, & Moïse vous l'a révéle ! Je ne vous tirerai point du sang, s'il vous plaît. Nous avons ce respect pour les Gens à révélation, que nous

nous ne leur en tirons jamais: Et quant au fonds de la choſe, avec la révérence que je dois à Moïſe qui vous eſt apparu, les bêtes ſont aſſurément animées; & quand nous voyons en elles ſolution de continuité, nous les panſons de même que les hommes.

Vous n'entendez pas cela, Monſieur le Chirurgien, lui dis-je; quoi-qu'étant Chirurgien, vous devriez mieux l'entendre qu'aucun Philoſophe: car ſi vous ſaviez bien vôtre Anatomie vous auriez pris garde que toutes les fibres & tous les nerfs vont aboutir à la glande pineale, & par ce grand principe vous expliqueriez facilement toutes les paſſions & les opérations des animaux, ſans avoir recours à l'ame imaginaire qu'on leur attribuë. De plus, vous auriez remarqué dans les jointures certains muſcles & certaines valvules par l'aide deſquelles le mouvement des membres ſe fait. En troiſiéme lieu, vous ſauriez, Monſieur le Chirurgien, que la rétine eſt faite de telle ſorte que tous les filamens du nerf optique s'y terminent de certaine maniére; & de toutes ces choſes nous pourrions tirer l'explication de tous les mouvemens des bêtes & de l'homme mê-

me : car à la penſée près, il n'y a point de différence de l'homme à la bête, quant à la machine.

Moïſe, dit le Chirurgien, avec un ſoûrire inſolent : Moïſe vous a-t il révélé tous ces beaux principes ? Non, lui dis-je ; mais le grand Deſcartes, qui étoit un génie univerſel, & qui n'ignoroit de rien, l'a dit, l'a éprouvé, & l'a poſé pour fondement. Ajoûtez, reprit le Chirurgien, l'a imaginé. J'ai fait quarante-deux Anatomies en ma vie, je vous répons de ma tête que ces trois principes-là ſont abſolûment faux. Vous étes un ignorant, Monſieur le Chirurgien, lui dis-je : ſi ces trois principes étoient faux, nôtre Philoſophie le ſeroit auſſi ; & ce ſeroit à tort que Monſieur Deſcartes auroit acquis tant de réputation. Je vous ſoutiens poſitivement, dit-il, & paiſiblement, parce-que vous étes malade, qu'il n'y eut jamais ni fibres ni nerfs, qui aboutiſſent à la glande pineale. Secondement, quant aux muſcles & aux valvules réciproques, par où vous expliquez le mouvement des membres, je vous ſoûtiens qu'il n'y eut jamais dans les hommes ni dans les bêtes la moindre petite apparence de ces valvules : & pour la réti-

ne,

ne, cette prétenduë conjonction avec les filamens du nerf optique, eſt la plus grande chimére qui fût jamais; car la rétine eſt conſtamment une peau uniforme, qui n'a nulle conjonction avec le nerf optique: & tout cela je vous le ferai voir demain, ſi vous voulez, dans une Anatomie que je dois faire à Saint Côme. Quant à vôtre Monſieur Deſcartes, j'ai été Chirurgien, & je l'ai ſaigné & fréquenté quelquefois durant une fiévre qu'il eut avant que d'être obligé de ſortir du Royaume: C'étoit un homme d'eſprit, & d'apparence fort ſage, mais ſur ma parole il y avoit bien du vuide dans ce crane-là. Il me contoit un jour qu'il vouloit reſtaurer la Philoſophie ſur ſept loix de méchanique, qu'il diſoit avoir trouvées, & avec leſquelles il prétendoit expliquer tout ce qui ſe fait dans la nature. Je le priai de m'expliquer ces loix. Il le fit: & ſans vanité je lui fis voir à l'œil qu'elles n'étoient pas toutes véritables; & il ne ſçût jamais me ſatisfaire ſur ce que je lui oppoſois. Un autre jour il me dit avec beaucoup d'oſtentation, que jamais perſonne juſqu'à lui n'avoit ſçû ce que c'eſt que la lumiére: Et lui ayant demandé, s'il

s'il le ſavoit bien lui-même; car la lumiére toute claire qu'elle eſt, eſt la choſe du monde la plus obſcure à connoître: il me répondit fiérement, que, ſi on le pouvoit convaincre de fauſſeté ſur la maniére de philoſopher touchant la lumiére, il étoit prêt d'avoüer que tout ſon nouveau ſiſtême étoit faux, & qu'il ne ſavoit rien du tout en Philoſophie; mais outre ſa viſion ſur la rétine, je lui fis voir dans ſa prétenduë démonſtration quatre ou cinq erreurs inſoutenables. C'eſt pourquoi, mon bon Monſieur, ſi vous étes infatué de cette Philoſophie, & ſi c'eſt là vôtre mal, guériſſez-en ſi vous étes ſage; car pour du ſang je ne vous en tirerai point, pour cauſe: j'en vai tirer à un Abbé qui n'eſt pas malade de vôtre mal. Bon jour.

Voilà mon affliction, mon fils, continua Jean le Brun: Que deviendrons-nous? Il faut croire chacun en ſon Art. Si ce que cet homme dit eſt vrai, nôtre Philoſophie ne peut ſubſiſter, & le ſiſtême de Deſcartes eſt chimérique. Je voudrois donc, mon fils, que vous allaſſiez à Saint Côme après dîner, pour voir ſi ce que ce Chirurgien a dit eſt vrai. O Dieu! ſeroit-il poſſible qu'un auſſi grand génie que Deſcar-

Deſcartes eût appuyé tout un ſiſtême ſur des choſes que des Fraters de Chirurgien peuvent convaincre de fauſſeté. Si cela eſt, il ne faut plus parler que ni moi ni mes compagnons puiſſions jamais réformer la Morale par cette Philoſophie. Helas! il faudra laiſſer fleurir celle d'Ariſtote. Pour moi, plûtôt que de la voir ainſi triompher, je veux mourir, la réſolution en eſt priſe.

Je vous conſeillerois, lui dis-je, Monſieur, de vous reconcilier avec Ariſtote avant que de mourir; autrement vous aurez cet Homme en tête en l'autre monde, qui vous deſolera; & ſon ombre irritée ſera toûjours après la vôtre, pour lui faire cent reproches importuns. Vous ſuppoſez donc que je ſerai damné, répondit-il. Vous me faites ſouvenir d'un certain Pere le Brun mon couſin & mon compatriote, qui me diſoit toûjours cela, qui m'a pris en averſion, & qui m'a fait deſerter d'Irlande, pour m'y avoir rendu ſuſpect de l'Héréſie de Calvin. Quoiqu'il en ſoit, repris-je, la choſe n'eſt pas moralement impoſſible: Prenons la choſe au pis, je vous aſſure que, ſi l'ombre d'Ariſtote & la vôtre ſe rencontrent en l'autre mon-

monde, vous y passerez mal vôtre tems. Que me pourroit elle dire de si fâcheux, repondit Jean le Brun?

Aristote vous dira que vous lui avez volé tout ce que vous avez dit de bon & de raisonnable, & que tout ce que vous avez inventé est faux & chimérique, comme le Chirurgien vous le disoit hier. Il vous soûtiendra que ses Problêmes contiennent le détail de vôtre Philosophie, sur les couleurs, sur la lumiére, sur les sons, sur l'harmonie, sur les plantes, sur les animaux. Il vous traitera d'imposteur, vous & un de vos Collegues de bonne foi, sur ce que vous lui avez imposé qu'il tient que l'air n'est point pesant, & que vous avez tiré grande vanité de donner une preuve fort nouvelle de la pesanteur de cet élément, par l'experience d'un balon. Cependant Aristote, au Livre quatriéme du Ciel, Chapitre quatriéme, prouve expressément que l'air est pesant, par cette même expérience du balon. Pourtant Pascal, reprit Jean le Brun, qui étoit le plus grand esprit du siécle, a prétendu mériter beaucoup de loüange en prouvant contre Aristote que l'air est pesant, par cette démonstration du balon. Il étoit bel

bel eſprit, je l'avouë, lui dis-je; mais vous voyez de là la bonne foi du perſonnage, & s'il faut s'en raporter aveuglément à ſes citations. Les gens qui liſoient pour lui ne lui donoient pas toûjours des Memoires fidéles. De-là vient que quand je lis ſes Ouvrages, je ne prens garde qu'à la forme, qui marque un grand fonds d'eſprit & d'invention, & je me défie toûjours de la matiére. Je m'imagine qu'Ariſtote l'aura bien accueilli en l'autre monde.

Apparemment, dit-il, ce railleur d'office aura été un peu défait. Ne vous en déplaiſe, Monſieur, repris-je, vous ſerez bien autant embarraſſé que lui: car vous avez pris la peine, vous & vôtre Triſayeul & Deſcartes, de piller chez Ariſtote, & de vous approprier ce qu'il y a de ſupportable dans vôtre Philoſophie, avec les raiſons que vous avez pour le prouver: Enſuite vous lui attribuez l'opinion contraire, vous declamez contre lui, & vous vous érigez en Fondateur de Secte. Cette opinion, par exemple, qu'il n'y a que l'homme qui penſe, & que les bêtes ne penſent point, & ne ſont par maniére de dire que des automates, eſt toute priſe d'Ariſtote, qui la propoſe, qui l'agite, &

qui

qui enfin ſemble l'avoir décidée tout comme vous, par les mêmes raiſons que vous en alléguez, ce n'eſt pas grand' merveille que vous ayez eu l'eſprit de le copier quoique vous n'ayez pas compris ſa penſée, & la différence qu'il y a entre penſer dépendamment & en vertu d'une propoſition univerſelle que l'on connoit, ce qui eſt le propre de l'homme ; & penſer ou connoître une choſe ſinguliere par la ſeule entremiſe des ſens, ce qui eſt la maniére de connoître des bêtes.

N'eſt-ce pas Ariſtote encore qui vous a donné l'idée de vôtre matiére ſubtile ? L'Æther d'Ariſtote n'eſt-il pas la matiére la plus ſubtile & la plus agitée, qui ſe mêle à l'air & à l'eau, comme l'air ſe mêle à l'eau & à la terre? L'ombre d'Ariſtote vous mal-menera là-deſſus, & vous dira que c'eſt par là qu'il a expliqué le diaphane.

Quoi-qu'il puiſſe dire, reprit Jean le Brun, il ne ſauroit nous diſputer la gloire d'avoir penſé cent choſes qu'il n'a jamais penſées. C'étoit aſſurément un eſprit court, qui n'a jamais ſçû ce que c'eſt que feu ni flâme : Je lui apprendrai comment ſe font les odeurs, les ſaveurs, les différences du

ſon

ſon grave & aigu, en un mot tout le détail des choſes naturelles à quoi il ne ſavoit rien.

Je ne ſai pas vôtre opinion ſur toutes ces choſes, lui dis-je, & il ſe pourroit faire que vous auriez en cela quelque avantage ſur Ariſtote. Car il me ſemble qu'il y a quelque choſe de frivole dans la recherche qu'il en fait, & il détermine certaines choſes qu'il eſt impoſſible de ſavoir au vrai. Par exemple, que la flâme n'eſt autre choſe que de petits corps en un mouvement très-rapide, qui ſe ſuccedent continuellement les uns aux autres : Que le feu eſt composé de petits corps de figure pyramidale, dont les angles ſont fort tranchants, qui nous piquent en entrant dans nos pores, & qui fondent les métaux en s'inſinuant en eux: Que la différence du ſon grave & aigu vient de la vîteſſe ou lenteur des vibrations de l'air : Que les ſaveurs ſe ſentent lors-que la ſalive diſſout de certains corps, de certaines figures que l'on nomme ſels, & qui ſont dans les viandes. Et que les odeurs ſe font auſſi par certains corpuſcules très-déliés qui ſortent des corps, ſe répandent dans l'air, & viennent piquer le nez.

Ariſtote a-t-il dit toutes ces choſes là, interrompit Jean le Brun ? Oüi, lui dis-je.

 Mais

Mais, reprit-il, c'eſt-là préciſément nôtre Philoſophie. J'ai donc eu grand tort de ne point lire Ariſtote dans ma jeuneſſe. Deſcartes en eſt cauſe, il l'avoit lûë exactement. Je le trouvai un jour ſur le troiſiéme Livre de l'Ame: il me dit qu'Ariſtote étoit de ſon avis ſur la maniére dont la ſenſation ſe fait; Qu'il étoit ravi que ce Philoſophe eût une ſeule fois en ſa vie connu la verité, & qu'il ſe fût apperçû que toutes les ſenſations ſe font par le toucher. Comme je vis qu'il n'y avoit que cet endroit de bon dans Ariſtote, je réſolus de ne perdre point de tems à le lire.

Beau deſſein, repris-je, Monſieur Jean le Brun! Mais croyez-vous que Deſcartes ait été de bonne foi cette fois-là? Il aimoit mieux attribuer cette opinion à Ariſtote qu'à Democrite de qui elle eſt, de peur qu'on ne s'apperçût de la conformité de ſa doctrine avec celle de Democrite. Ce que vous dites-là eſt-il bien vrai, reprit Jean le Brun? Vous n'avez qu'à le vérifier vous-même, répondis-je.

Mais ſi cela étoit, continua-t-il, & que d'ailleurs Deſcartes eût puiſé la plus grande partie de ſes opinions dans Ariſtote, il ſeroit un ingrat & un homme de très-mauvaiſe foi, de déclamer ſans ceſſe contre ſon maître, &

j'ai

j'ai été toute ma vie la dupe de ceci. Car ſur la parole de Deſcartes, je me ſuis déchaîné contre Ariſtote : cependant je vois bien qu'on ne procede pas de bonne foi dans nôtre réformation. Je ſuis un grand Pecheur, mais Dieu ne m'a jamais abandonné juſqu'à la fourberie & à la mauvaiſe foi. Je n'y entens pas grand' fineſſe, comme vous voyez, & j'ai toûjours regardé la duplicité de cœur comme un caractere de réprobation. C'eſt du moins, lui dis-je, le caractere certain d'un mal-honnête homme, de qui je fuirois toute ma vie la fréquentation, & ne ménagerois jamais l'amitié : & à vous dire vrai, le petit chagrin que j'eus hier contre vous, venoit de ce qu'il me ſembloit que c'étoit une choſe de mauvaiſe foi de peſter comme vous faiſiez contre Ariſtote, de faire mille imprécations contre ſes Enthymêmes & ſes Syllogiſmes ; cependant je vois bien que vous ne l'avez jamais lû.

Il eſt vrai, me répondit-il ; mais Deſcartes m'en avoit tant dit de mal ; & de plus, ce certain Pere le Brun dont je vous ai parlé, m'a tant inquieté avec ſon Ariſtote, il me l'a tant cité dans les diſputes que nous avons eu enſemble, & il m'en a tant rebattu les oreilles, qu'il m'en a donné une averſion mortel-

le : de telle ſorte que, dès que j'entens le nom d'Ariſtote, il me ſemble que je vois ce Pere le Brun à mes trouſſes, qui me chaſſe d'Irlande, & qui me fait paſſer pour un Calviniſte.

Je me trompe fort, Monſieur Jean le Brun, lui dis-je, ou toute cette levée de bouclier que vous avez faite pour réformer l'Egliſe de Dieu, & tout ce grand ſoin que vous avez pris de faire valoir la Philoſophie de Deſcartes, ne ſont préciſément que parce-que le Pere le Brun vôtre ennemi prétendu fait profeſſion de ſuivre Ariſtote.

Pour choquer ce Reverend Pere en tout & par tout, vous avez entrepris de donner cours à une Philoſophie oppoſée à la ſienne; & comme rien n'eſt capable d'empêcher de certaines gens de ſe venger juſqu'aux choſes mêmes les plus indifférentes, quand ils prétendent être offenſés, vous avez abandonné pour vous venger de ce Pere le Brun, les intérêts les plus vénérables & les plus ſacrés : Dieu & ſon exiſtence, la Trinité ſainte, l'Union Hypoſtatique, l'Euchariſtie adorable, la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame de l'Homme, la divine Providence, & tout ce qu'il y a d'inviolable dans la Foi & de conſtant dans la Religion. Vous aimez mieux introduire dans le monde les Héréſies d'Hermogéne, de Praxeas, de Valentin, de Manez, de Neſtorius, d'Eutichez, des ſales Stercoraniſtes, de Luther, de Socin & de Calvin : en un mot, ouvrir toutes les portes de l'Enfer contre l'Egliſe, que d'être ami du Pere le Brun.

Que la haine d'un Dévot eſt ingénieuſe, & que l'im-

l'imprudence de vôtre couſin le Pere le Brun a été grande, de s'attirer un Serviteur de Dieu de vôtre eſpéce, & de ſe commettre avec un Homme qui a de ſi redoutables révélations! Quelles machines & quel tour diabolique étes-vous allé chercher pour contredire la Phyſique de ce bon Pere? Quoi, renverſer toute la Religion & tous nos Myſtéres, ſous ombre d'une révélation phanatique; & tout cela, parce-qu'il faut ſuivre une Phyſique différente de celle du Pere le Brun, afin qu'il ne ſoit pas dit dans le monde qu'on ne le contrarie pas en toutes choſes! Je ne ſçai pas, Monſieur le Réformateur, quelle eſt vôtre ame & vôtre conſcience; mais en vérité, il me ſemble qu'il faut être tant ſoit peu plus que Diable pour avoir pû imaginer une vengeance de cette nature.

Le cœur humain, repartit Jean le Brun, avec un grand ſoupir: le cœur humain eſt impénétrable, & ſa malice eſt un abîme qui n'a point de fond; qui pourra le connoître? Hélas! il peut bien être que mon animoſité contre le Pere le Brun pourroit m'avoir inſpiré cette averſion pour Ariſtote, & cette imagination d'exalter la Foi, & d'en augmenter le mérite, en établiſſant une Philoſophie également oppoſée à Ariſtote & à la Foi: & comme vous me l'avez fait remarquer, plus oppoſée à la Foi qu'à Ariſtote. Je vois bien que Dieu n'étoit pas l'auteur de mon deſſein, & que cette Réformation ne vient pas de lui. Quant à moi j'ai toûjours marché en ſimplicité: mais à ce que je vois, mes Coadjuteurs ne ſont pas de même. Cependant il eſt

certain que Dieu n'entra jamais dans le conseil des doubles, & qu'il ne favorisa jamais la supercherie & l'artifice. Je vous plains, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je : vous avez blanchi dans l'inimitié, & dans l'esprit de vengeance & de discorde ; c'est toûjours un grand mal & un état déplorable. Si vous n'avez pas été assez malhonnête homme pour proceder de mauvaise foi, vous avez été assez mauvais Chrétien pour vivre sans charité, & assez foible & assez vain pour vous mettre dans la tête que Dieu vous avoit suscité extraordinairement pour réformer les mœurs de l'Eglise, dont vous ruïniez la doctrine, & renversiez la croyance. Permettez-moi donc d'exhorter vôtre tête blanche à la pénitence ; & puis-que vous reconnoissez que Dieu n'est pas l'auteur de vos visions, implorez sa miséricorde, renoncez à vôtre chimérique Réformation, quittez cette Physique d'Athées, renvoyez la jeune Créature de Dieu, ne soyez pas si distrait à table ; en un mot, soyez irréprochable dans vôtre Foi & dans vos mœurs, & vous rentrerez en grace avec le Pere le Brun ; il vous rétablira avec honneur dans l'Irlande, & vous y passerez pour bon Catholique, Apostolique & Romain.

Il parut touché de ma remontrance, & je crois que, s'il eût vécu, il n'eût pas été tout-à-fait si fou ; mais la maladie de *passion d'animo* étant toûjours mortelle, quand je voulus revenir le voir le lendemain, je trouvai la Créature de Dieu toute éplorée, qui me dit qu'elle lui avoit fermé les yeux. J'en suis tout triste, car apparemment il est damné.

FIN.